

POIDS MORT

Marcus V.



Poids Mort

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Protocole 44	4
Chapitre 2 : La Chambre Froide	10
Chapitre 3 : L'Incision Fémorale	17
Chapitre 4 : L'Inspectrice	24
Chapitre 5 : La Sueur de Malik	36
Chapitre 6 : Première Épuration	42
Chapitre 7 : Le Point de Rupture	50
Chapitre 8 : Dettes de Sang	59
Chapitre 9 : L'Atelier des Supplices	65
Chapitre 10 : Infiltration : La Défense	72
Chapitre 11 : Le Bureau de Verre	80
Chapitre 12 : L'Ultime Nettoyage	86
Chapitre 13 : Zéro Résidu	94

Chapitre 1

Protocole 44

L'eau de Javel à 12 % brûle les poumons sans protection. Elias Thorne porte un masque 3M série 6000. Cartouches pour vapeurs organiques. Ses lunettes de protection sont hermétiques. Sous sa combinaison Tyvek de catégorie 3, la sueur coule. Elle ne s'évapore pas. Elle reste prisonnière du polypropylène.

La chambre 412 de l'Hôtel Rex sent la pisse et le cuivre. Sur le papier peint jauni, une gerbe de sang dessine une carte de l'enfer. Vitesse d'impact élevée. Artère carotide sectionnée. Elias observe les projections. Le tueur était droitier. La victime était assise. Elle n'a pas vu venir la lame.

Elias ouvre sa mallette.

Étape 1 : Ramassage des solides. Il ramasse les douilles de 9mm avec une pince hémostatique. Il les place dans un sac en polyéthylène. Il récupère les fragments osseux sur le tapis. Un morceau de mâchoire. Trois dents. Il les range dans un bocal à vide. C'est son rituel. Une archive du néant.

Étape 2 : Neutralisation. Il pulvérise une solution d'hypochlorite de sodium sur les parois. Le rouge devient brun. Puis jaune sale. Le sang meurt une deuxième fois. Elias frotte avec une brosse en nylon dur. Mouvements circulaires. Précis. Rythmiques. Son pouls est à 60 battements par minute. Constant.

Étape 3 : Traitement des fibres. Il utilise un aspirateur industriel avec filtre HEPA. Le bruit du moteur remplit la pièce. Elias ne pense à rien. Il n'y a pas d'homme mort dans cette pièce. Il n'y a qu'une équation chimique à résoudre. Matière organique + solvant

= zéro.

Deux heures plus tard, la chambre 412 est stérile. Elle brille sous les néons blafards. Elle est plus propre que le jour de sa construction. Elias retire ses gants en nitrile. Ses mains sont blanches. Sèches. Les phalanges sont marquées par des cicatrices d'acide.

Son téléphone vibre dans sa poche. Un modèle jetable. Un message crypté.
« Entrepôt 44. Secteur portuaire. Trois colis. Urgence absolue. »

Elias range son matériel. Il descend par l'escalier de service. Sa camionnette blanche l'attend dans la ruelle. Anonyme. Le moteur tourne au quart de tour. Il roule vers le port. La ville est une ombre grise sous la pluie fine.

L'Entrepôt 44 est une carcasse de tôle rouillée. Elias gare le véhicule à l'intérieur. Il verrouille le rideau de fer derrière lui. Le silence est total. L'air est froid. Une odeur de vieux cambouis et de sel de mer.

Trois corps gisent sur le béton.

Elias s'approche. Il n'allume pas les plafonniers. Sa lampe torche Maglite balaye le sol.

Premier corps. Homme. Environ 30 ans. Costume bon marché. Deux impacts dans le thorax. Un dans le front. Net. Professionnel.

Deuxième corps. Homme. Plus âgé. Tatouage sur le cou. Signe d'appartenance au gang des Docks. Gorge tranchée. Beaucoup de sang. Perte de volume importante.

Elias déplace le faisceau lumineux vers le troisième corps.

Ses genoux craquent lorsqu'il s'accroupit. Le faisceau tremble d'un millimètre. Elias stabilise son poignet.

Le troisième homme porte un sweat à capuche noir. Il est allongé sur le flanc, en position fœtale. Une balle dans la nuque. Exécution chirurgicale. Le visage est tourné vers le béton froid. Elias pose sa main gantée sur l'épaule du cadavre. Il le bascule doucement.

La lumière de la torche frappe le visage.

Le temps s'arrête. La physique ne répond plus.

C'est Léo.

Ses traits sont plus creusés que dans les souvenirs d'Elias. Ses pommettes sont saillantes. Sa peau est terne, marquée par les abus de substances. Mais c'est lui. Le nez légèrement dévié. La petite cicatrice sur le sourcil gauche, souvenir d'une chute de vélo à huit ans.

Elias ne respire plus. Ses poumons sont bloqués en phase d'inspiration. Son cœur cogne violemment contre son sternum. Un bruit sourd. Un tambour de guerre.

Cinq ans.

Cinq ans de silence. Cinq ans de recherches infructueuses. Cinq ans de dossiers clos.

Léo est là. Il est un « colis ». Il est une erreur à effacer.

Elias retire son masque. L'air vicié de l'entrepôt entre dans ses poumons. Il sent le fer. Il sent la mort de son fils. Ses mains tremblent. Il les regarde. Elles sont inutiles. Ses outils, ses protocoles, sa science de la disparition... tout cela s'effondre devant ce corps de soixante-dix kilos.

Un poids mort.

Le protocole exige l'acide. Le baril de 200 litres attend dans la camionnette. Acide chlorhydrique. Dissolution totale des tissus. Les os deviennent une bouillie de calcium. Les dents éclatent. L'identité disparaît en moins de six heures.

Elias regarde le visage de Léo. Les yeux sont mi-clos. Gris. Comme les siens.

Il ne peut pas.

Ses réflexes reprennent le dessus. Non pas le protocole du Syndicat, mais un nouvel algorithme. Un mode survie.

Il se lève. Il marche vers le boîtier électrique de l'entrepôt. Ses pas résonnent. Il localise l'enregistreur des caméras de surveillance. Il ouvre le boîtier avec un tournevis plat. Il arrache le disque dur. Il le glisse dans sa poche.

Il revient vers le corps.

Il ne prend pas les barils. Il prend le brancard rétractable.

Il enveloppe Léo dans trois épaisseurs de plastique renforcé. Il scotche les bords avec du ruban adhésif industriel. Pas de fuite. Pas de trace. Il manipule le corps avec une douceur terrifiante. Il soulève son fils. Le poids est réel. Il est accablant.

Il charge Léo à l'arrière de la camionnette. Dans le compartiment réfrigéré. Entre les bidons de solvant et les sacs de chaux vive.

Il retourne vers les deux autres corps.

Il doit faire vite. Malik Vance attend le rapport de nettoyage.

Elias prend les deux premiers hommes. Il les traîne vers le centre de l'entrepôt. Il déballe ses outils de découpe. Scie circulaire à métaux. Lame diamant. Le bruit de la scie est un hurlement dans la nuit. Il découpe les corps en sections maniables. Tronc. Membres. Têtes. Il les jette dans les barils d'acide.

Il verse le liquide corrosif. La réaction chimique commence immédiatement. Une vapeur rousse s'élève des barils. L'odeur est atroce. Acide et viande brûlée.

Elias nettoie le sol. Il utilise du peroxyde d'hydrogène à haute dose. Il efface toute trace d'hémoglobine. Il passe le luminol. Rien. Le béton est vierge.

Il regarde sa montre. 05h14.

Il ferme les barils hermétiquement. Il les laisse dans un coin de l'entrepôt. Une équipe de transport passera les récupérer pour les jeter à la mer. C'est la procédure standard.

Il monte dans sa camionnette.

Ses mains ne tremblent plus. Elles sont froides comme le volant.

Il démarre. Il quitte le port. Il ne va pas vers le centre de traitement habituel. Il ne rentre pas chez lui.

Il roule vers sa cache. Son sanctuaire secret. Une ancienne chambre froide clandestine située sous un garage désaffecté, au nord de la ville. Un lieu que même Malik Vance ignore.

Dans le rétroviseur, les premières lueurs de l'aube déchirent le ciel de banlieue. Elias Thorne regarde la route. Son visage est un masque de pierre.

Léo est derrière lui. Un cadavre dans le froid.

Elias sent une pression dans sa poche droite. Le disque dur des caméras. Les images de l'exécution.

Il va regarder. Il va savoir qui a appuyé sur la détente.

Le nettoyeur a terminé son service.

Le boucher vient de naître.

Chapitre 2

La Chambre Froide

Le rideau métallique du garage s'élève dans un gémissement de ferraille rouillée. Elias immobilise la camionnette. Le moteur siffle. L'odeur de diesel chaud sature l'espace clos. Le quartier nord dort encore sous une chape de grisaille. Ici, le silence est une loi.

Elias descend du véhicule. Ses mouvements sont fluides. Mécaniques. Il contourne la carrosserie. Il ouvre les portes arrière. Le sac mortuaire repose sur le plancher métallique. Une forme oblongue. Inerte. Soixante-douze kilos de viande et de souvenirs inutiles.

Il saisit les poignées de nylon. Il tire. Le sac glisse avec un bruit de succion contre le métal. Elias ne fléchit pas. Ses lombaires encaissent la charge. Il dépose le corps sur un chariot à roulettes. Les freins du chariot grincent. Il les bloque d'un coup de talon.

Il se dirige vers le fond du garage. Une étagère d'outils s'appuie contre le mur de parpaings. Elias glisse sa main derrière un bidon d'huile de vidange. Il presse un interrupteur dissimulé. Un vérin hydraulique s'active dans un souffle pneumatique. Une section de la dalle de béton s'enfoncé de dix centimètres. Elle pivote.

Un monte-charge artisanal apparaît. Elias y pousse le chariot. Il descend.

Le sous-sol est une anomalie. Les murs sont recouverts de carreaux de céramique blanche. Un éclairage LED chirurgical s'allume au détecteur de mouvement. L'air est sec. La température est maintenue à deux degrés Celsius par un compresseur industriel. Le ronronnement de la ventilation est le seul battement de cœur de ce lieu.

C'est sa chambre froide. Son sanctuaire de glace.

Il pousse le chariot jusqu'à la table d'autopsie centrale. Elle est en acier inoxydable 316L. Une goulotte d'évacuation serpente vers un siphon central. Elias saisit les épaules du cadavre. Il le bascule sur l'inox. Le choc produit un son mat. Un bruit de chair froide contre le métal froid.

Il retire ses gants en nitrile noirs. Il en enfile une paire neuve. Taille 9. Il ajuste le latex sur ses articulations. Il saisit une paire de cisailles de traumatologie.

Il commence la découpe des vêtements.

Le sweat-shirt à capuche. Le coton gris est imbibé de sang séché. Le tissu résiste sous les lames. Elias coupe droit. De la ceinture jusqu'au col. Il écarte les pans. Le torse de Léo apparaît. La peau est d'un blanc cireux. Des plaques livides commencent à se former sur les parties déclives du dos.

Le pantalon. Un jean élimé. Elias coupe les coutures latérales. Il dégage les jambes. Léo est nu.

Elias observe le corps. Son regard est un scanner. Il cherche les détails. Les anomalies.

Léo a vingt-deux ans sur ses papiers. Il en paraît trente sur la table. La peau colle aux côtes. Les clavicules pointent comme des lames. Des cicatrices de ponction tapissent les plis de ses coudes. Le parcours classique de la déchéance. L'héroïne laisse une signature indélébile.

Elias saisit une lampe d'examen. Il dirige le faisceau sur la tête.

La blessure d'entrée se situe à la base de l'occiput. Un orifice circulaire. Propre. Bordure de brûlure thermique noire. Le tireur a appuyé le canon contre la peau. Exécution de type disciplinaire.

La blessure de sortie est plus large. Elle a pulvérisé l'arcade sourcilière droite. Le globe oculaire est une bouillie vitreuse. Les fragments d'os ont agi comme des shrapnels. La trajectoire est descendante. Le tireur était plus grand que Léo. Ou Léo était à genoux.

Elias ne ferme pas les yeux. Il ne prie pas. Il analyse la balistique.

"9 mm," murmure-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre. "Balle chemisée. Haute vitesse."

Il pose la lampe. Il saisit un flacon de Bétadine moussante. Il en verse sur le thorax de son fils. Le liquide orange s'étale en une flaque visqueuse. Elias prend une éponge stérile. Il commence à frotter.

Le protocole de nettoyage est rigoureux. Il élimine les résidus de poudre. Il efface les fluides biologiques étrangers. Il traite le corps comme une pièce à conviction. Comme une machine en panne qu'on démonte pour comprendre l'échec.

Ses mains sont stables. Elles parcourent la peau froide. Il lave le visage. Il nettoie la cavité orbitaire dévastée. Il évacue les éclats d'os. Le bruit du métal contre l'os ressemble à celui de coquillages brisés.

Elias descend vers l'abdomen. Les mains. Il brosse sous les ongles de Léo. Il cherche des traces de défense. Des fibres de tissu. De l'ADN cutané. Rien. Les mains sont propres. Léo n'a pas lutté. Il a accepté la sentence.

Il passe aux membres inférieurs.

Elias s'arrête net. Son éponge reste suspendue au-dessus de la cuisse droite.

Une irrégularité.

À environ dix centimètres au-dessus du genou, sur la face interne, la peau présente un relief anormal. Elias se penche. Il braque la lampe.

Une suture.

Elle mesure six centimètres de long. Le travail est grossier. Le fil utilisé est du monofilament de pêche. Les points sont trop serrés. La peau est boursouflée. L'inflammation est post-mortem. Le corps a été recousu juste après le décès ou très peu de temps avant.

La plaie ne correspond à aucune blessure par balle. Ce n'est pas un accident. C'est une incision chirurgicale pratiquée dans l'urgence.

Elias repose l'éponge. Il saisit un scalpel à lame n°11. La pointe est effilée. Chirurgicale.

Il insère la lame sous le premier point de suture. Il tranche. Le fil cède. Il répète l'opération cinq fois.

Il utilise une pince de dissection pour écarter les lèvres de la plaie. Le derme se sépare. Le fascia musculaire apparaît. Il est sombre. Ischémié.

Elias plonge deux doigts dans l'incision. Il fouille sous le muscle grand adducteur. Il sent un objet dur. Rectangulaire. Un corps étranger logé contre l'artère fémorale.

Il pince l'objet. Il tire.

Un petit boîtier métallique sort de la chair de Léo. Il mesure quatre centimètres sur deux. Il est recouvert d'une fine pellicule de silicone transparent pour empêcher le rejet tissulaire. C'est un lecteur de stockage SSD compact. Un disque dur de haute capacité.

Elias le dépose dans un bac en inox. Le bruit métallique résonne dans la chambre froide.

Il regarde l'incision béante sur la jambe de son fils. Léo n'était pas seulement une victime. Il était un transporteur. Une mule de données. Le Syndicat ne l'a pas tué pour une dette de drogue. On l'a ouvert comme un coffre-fort après l'avoir abattu. Ou on l'a tué pour récupérer ce qu'il contenait.

Mais le boîtier est là. Ils ne l'ont pas trouvé. Ils ont cherché, ils ont recousu, mais ils ont raté la cache exacte sous le muscle.

Elias sent une pulsation dans sa tempe. Une réaction physiologique. La pression artérielle augmente. Les pupilles se dilatent.

Il saisit une compresse imbibée d'alcool. Il nettoie le boîtier. Le sang de Léo disparaît du métal.

Le silence de la pièce devient pesant. Elias regarde le visage dévasté de son fils. Le vide de l'orbite droite semble l'accuser.

Léo avait volé le Syndicat. Malik Vance. Le Courtier. Les chiffres ne mentent jamais, et Malik déteste les erreurs de comptabilité.

Elias range le scalpel. Il dépose le disque dur dans une pochette antistatique. Il la glisse dans sa poche.

Il reprend son éponge. Il termine de laver le corps. Il est méthodique. Il ne laisse aucune trace de Bétadine. Le corps de Léo doit être impeccable.

Il finit par recouvrir le corps d'un drap de coton blanc. Un linceul industriel.

Elias se dirige vers le panneau de contrôle de la chambre froide. Il ajuste le thermostat. Moins dix degrés. La conservation doit être optimale. Il ne sait pas encore combien de temps il aura besoin du corps.

Il remonte par le monte-charge.

De retour dans le garage, il s'assoit dans la camionnette. Il sort le disque dur des caméras de l'entrepôt 44 de son autre poche. Il a deux sources de données désormais. Les images de la mort. Et la raison de la mort.

Ses mains saisissent le volant. Le cuir froid le calme.

Il regarde le chronomètre de son tableau de bord. 06h42.

Le Syndicat va bientôt se réveiller. Malik Vance va demander un rapport de nettoyage. Il va vouloir s'assurer que les trois corps ont été dissous dans l'acide. Que l'erreur Léo Thorne a été effacée de la réalité.

Elias tourne la clé de contact. Le moteur gronde.

Le nettoyeur a une mission officielle : faire disparaître les preuves.

Le père a une mission privée : utiliser ces mêmes preuves pour tout brûler.

Il enclenche la marche arrière. Il quitte le garage. La ville se réveille sous un ciel de plomb. Elias Thorne s'insère dans la circulation. Un prédateur parmi les ombres.

Prochaine étape : décoder le contenu du fémur de Léo.

Puis, il ira voir Malik. Pas pour le nettoyer. Pour le disséquer.

Chapitre 3

L'Incision Fémorale

Le silence de la chambre froide est une fréquence radio morte. Un sifflement constant, blanc, qui neutralise les battements du cœur. Elias Thorne ne retire pas son manteau. La température est stabilisée à moins dix degrés. L'air qu'il expire forme des cristaux de givre sur ses cils gris.

Sur la table d'autopsie en inox, le linceul de coton dessine les reliefs d'un paysage dévasté. Elias tire le drap. Le visage de Léo est une sculpture de cire bleutée. Les orbites sont creuses. La rigidité cadavérique a figé une expression de surprise incrédule sur ses lèvres gercées.

Elias ouvre sa mallette. Un écrin de cuir noir. À l'intérieur, les outils brillent sous les néons blafards. Il saisit un manche de scalpel en acier inoxydable. Il y clipse une lame n°11. Neuve. Stérile. La pointe est un triangle parfait, conçu pour les incisions de précision et les ponctions.

Il soulève la jambe droite de Léo. La peau est dure comme du parchemin congelé. À l'intérieur de la cuisse, juste au-dessus du triangle de Scarpa, une boursouffure irrégulière déforme l'anatomie. Une cicatrice récente. Travail d'amateur. Fil de suture en nylon, trop serré. Elias reconnaît la patte des dispensaires de fortune, ces trous à rats où les camés viennent se faire recoudre entre deux doses.

Il pose le tranchant de la lame sur l'épiderme.

Flashback : Six mois plus tôt.

L'appartement d'Elias. L'odeur de l'eau de Javel s'infiltré dans la gorge. Léo est debout au milieu du salon, les bras ballants. Il tremble. Des spasmes musculaires parcourent ses épaules maigres. Ses yeux sont des pupilles dilatées entourées de rouge.

— J'ai besoin de fric, m'pa. Juste cette fois.

— Tu as déjà dit ça en mars. On est en septembre, Léo.

— Ils vont me buter. Tu comprends pas ? C'est pas des petits dealers de quartier.

— Je nettoie derrière eux tous les jours. Je comprends mieux que toi.

Elias ne regarde pas son fils. Il nettoie une tache invisible sur son plan de travail en marbre. Un mouvement circulaire. Méthodique.

— Aide-moi, putain ! hurle Léo. T'es quoi ? Une machine ? Un robot qui lave du sang ?

— Je suis celui qui survit.

— Tu es déjà mort, Elias. Tu sens juste pas encore la merde.

Léo s'était jeté vers la porte. Son dernier regard n'était pas de la haine. C'était de la pitié.

Retour au présent.

Le scalpel s'enfonce. Le bruit est celui d'un papier que l'on déchire. Elias n'hésite pas. Il incise le long de l'ancienne suture. Pas de sang. Les fluides sont immobilisés par le froid. Il écarte les berges de la plaie avec une pince de Halsted.

Sous la couche de graisse sous-cutanée, un corps étranger apparaît. Noir. Rectangulaire.

Elias utilise les mors de la pince pour extraire l'objet. C'est un disque dur SSD

miniature, enveloppé dans une membrane de latex chirurgical. Le latex est poisseux, imprégné de fluides organiques séchés. Elias dépose le disque sur un plateau inox.

Il prend une compresse imbibée d'alcool à 90°. Il nettoie l'objet. Ses gestes sont lents. Rythmiques. Une fois le disque propre, il recoud la cuisse de son fils. Un surjet simple. Propre. Professionnel. Il ne peut pas laisser Léo ouvert. Même ici. Même mort.

Il recouvre le corps.

— On a fini, murmure-t-il.

Le son de sa propre voix l'agresse. Il quitte la chambre froide.

Dans le bureau attendant, l'ordinateur portable est déjà allumé. C'est une machine isolée, sans connexion Wi-Fi, protégée par trois couches de chiffrement. Elias insère le disque dans un adaptateur USB.

L'écran scintille. Le curseur clignote. Une barre de progression apparaît.

Déchiffrement en cours... 12%... 34%...

Elias s'assoit. Il ne retire pas ses gants en nitrile. Ses doigts tapotent le bureau en plastique. Un bruit de griffes.

Le disque dur est un condensé de cauchemar bureaucratique. Des tableurs Excel. Des reçus de virements offshore. Des photos de cargaisons. Le Syndicat ne vend pas seulement de la drogue ou des armes. Il vend de l'influence. Et Malik Vance est le comptable de ce chaos.

Elias ouvre un dossier nommé « OPTIMISATION_TRANS_04 ».

Les colonnes de chiffres s'alignent. Des montants à six zéros. Les bénéficiaires des opérations de nettoyage, les coûts de l'acide, les pots-de-vin pour les flics de la brigade criminelle. Tout est là. Mais Elias cherche l'anomalie. Léo n'aurait pas risqué sa vie pour de simples comptes de résultats.

Il trouve le fichier : « DETTE_VANCE_V02 ».

Il parcourt les lignes. Son regard se fige.

Malik Vance joue. Malik Vance perd. Le Courtier, l'homme qui gère les finances du Syndicat, a un trou noir dans son propre portefeuille. Une dette de jeu massive contractée auprès du Cartel de Cali, les rivaux directs. Pour éponger sa dette, Vance détourne les fonds du Syndicat depuis dix-huit mois.

Elias zoome sur un tableau spécifique. « Épuration des passifs ».

Le nom de Léo apparaît dans une liste de "freelances" suspects. Vance craignait que Léo n'ait compris le système. Le gamin avait été engagé comme simple mule pour transporter du matériel informatique, mais il était trop curieux. Trop désespéré.

Elias voit les dates. Les virements de Vance coïncident avec les interventions de nettoyage les plus violentes. Vance créait des incidents, faisait éliminer des hommes pour masquer ses propres détournements. Il transformait les actifs en cadavres.

Un rapport d'incident daté de trois jours apparaît à l'écran.

Lieu : Entrepôt 44. Sujet : Léo Thorne. Statut : Neutralisation nécessaire. Motif : Possession de données critiques. Exécuteur : Section 4.

Elias ferme les yeux. Il voit la scène. Léo, acculé entre les caisses de métal. La peur qui lui tord les entrailles. La balle dans la nuque. Une exécution propre pour une

raison sale. Vance n'a pas seulement tué un témoin. Il a tué le fils du seul homme capable de faire disparaître les preuves de ses propres crimes.

Une ironie chirurgicale.

Le téléphone d'Elias vibre sur la table. Un numéro privé.

Il décroche. Il ne dit rien.

— Elias ? C'est Malik.

La voix de Vance est onctueuse. On y entend le bruit du café que l'on remue avec une cuillère en argent.

— Je t'écoute, Malik.

— Le travail à l'entrepôt 44. C'est fini ? Le site est stérile ?

— Javel et acide, Malik. Comme d'habitude.

— Bien. Très bien. On a eu une petite frayeur avec ce troisième corps. Un imprévu.

Un gamin qui traînait. Tu l'as traité avec le reste ?

— Il n'existe plus, Malik.

Elias regarde l'écran. Le nom de Vance brille dans l'obscurité du bureau.

— Tu es le meilleur, Elias. C'est pour ça que je t'apprécie. Tu ne poses pas de questions. Tu te contentes de ramasser la merde. Passe à mon bureau ce soir. On doit parler de la suite. Il y a d'autres... ajustements à faire.

— Je serai là.

— Amène les factures. On règle ça proprement.

— Ce sera très propre, Malik. Je te le promets.

Elias raccroche.

Il se lève et se dirige vers l'étagère du fond. Il pousse une pile de classeurs. Derrière, un coffre-fort encastré. Il tape le code.

Il n'en sort pas un pistolet. Il en sort une trousse de dissection complète. Des écarteurs autostatiques. Une scie à os à main, avec des dents en carbure. Un flacon de 500ml de solution de formol.

Il retourne vers l'ordinateur. Il copie les données du disque de Léo sur une clé USB cryptée. Il efface ensuite toute trace de son passage sur le réseau.

Il enfle une veste de cuir sombre. Il vérifie ses poches.

Scalpel n°11.

Pince hémostatique.

Une dose de succinylcholine — un curare paralysant.

Il éteint la lumière du bureau. Seule la diode rouge de la chambre froide brille encore dans le couloir.

Elias Thorne ne va pas au bureau de Malik Vance pour se faire payer. Il y va pour un inventaire. Il va ouvrir Malik Vance comme il a ouvert le dossier « DETTE_VANCE ». Il va inspecter chaque organe, chaque secret, chaque mensonge.

Il sort dans la nuit. La pluie a commencé à tomber. Une pluie fine, acide, qui lave les trottoirs de la ville sans jamais vraiment les nettoyer.

Il monte dans sa camionnette blanche. Sans logo. Sans plaque identifiable. Un véhicule fantôme pour un homme qui n'existe plus.

Il démarre. Le moteur a un ronronnement de prédateur rassasié.

Malik Vance déteste la saleté. Il déteste l'odeur du sang et la vue des fluides humains.

Elias va s'assurer que les dernières minutes de Malik soient une immersion totale dans tout ce qu'il méprise.

Le nettoyeur a rangé ses éponges.

L'architecte du vide prend le relais.

Prochaine étape : le 24ème étage de la tour de verre.

Là où le luxe cache la putréfaction.

Elias va pratiquer une incision profonde dans le système.

Et il n'utilisera pas d'anesthésie.

Chapitre 4

L'Inspectrice

L'entrepôt 44. Une carcasse de tôle et de béton au bord du canal. La pluie de novembre cingle les vitres brisées. Sarah Kasinski descend de sa Peugeot banalisée. L'humidité s'insinue sous son trench-coat informe. Elle ne frissonne pas. Le froid est une constante, comme le goût du tabac froid dans sa bouche.

Elle franchit le cordon de sécurité. Jaune criard sur gris béton.

À l'intérieur, les gyrophares bleus découpent l'espace en tranches stroboscopiques. L'odeur la frappe à la gorge. Ce n'est pas la putréfaction. Pas encore. C'est l'odeur de la propreté absolue. Une agression chimique.

— État des lieux, ordonne-t-elle.

L'agent de permanence, un gamin aux joues pâles, consulte sa tablette. Ses doigts tremblent légèrement.

— Deux corps, inspectrice. Exécutés. Calibre .45. Un dans le bureau, un près du quai de déchargement.

Sarah avance. Ses chaussures de cuir craquent sur le sol. Elle s'arrête au centre de la zone de stockage. Elle ignore les techniciens de l'identité judiciaire en combinaisons blanches. Ils ressemblent à des insectes stériles s'agitant sur une plaie ouverte.

Elle baisse les yeux.

Le sol est impeccable. Trop impeccable. Le béton poreux brille d'un éclat suspect. Elle s'accroupit. Ses genoux craquent. Elle sort une lampe torche à faisceau étroit. Elle balaie la surface.

— Éteignez les projecteurs, dit-elle.

— Mais, l'inspectrice...

— Éteignez tout. Maintenant.

L'obscurité retombe, lourde. Sarah active sa lampe UV. Le sol s'illumine. Pas de sang. Rien qu'une vaste tache fluorescente, uniforme, qui délimite un périmètre parfait de six mètres sur quatre.

— Regardez ça, murmure-t-elle pour elle-même.

Le gamin s'approche.

— C'est quoi ?

— De l'hypochlorite de sodium. Concentration industrielle. Et une base de tensioactifs anioniques. Un nettoyage en profondeur. Chirurgical.

Elle déplace son faisceau vers la périphérie de la zone propre. À la limite du halo, une minuscule éclaboussure sombre. Elle se relève.

— Vous avez dit deux corps ?

— Oui, inspectrice. On les a déjà ensachés.

Sarah marche vers le quai de déchargement. Elle observe les projections sur le mur de

briques. La géométrie du crime. La physique ne ment jamais. Une décharge de sang suit une parabole précise. Elle suit la ligne du regard.

Elle voit une trace de traînage. Presque invisible à l'œil nu. Une modification de la texture de la poussière.

— Apportez le Luminol, lance-t-elle à l'équipe technique.

Un technicien s'exécute. Il pulvérise le réactif sur une zone de deux mètres carrés, à l'écart des deux cadavres officiels.

La réaction est instantanée. Un bleu électrique, fantomatique, surgit du néant. Une mare de sang fantôme. Large. Massive.

— Volume estimé : trois à quatre litres, calcule Sarah. Un homme adulte ne survit pas à une telle perte.

Elle suit la trace bleue. Elle s'arrête brusquement là où la fluorescence s'interrompt net. Une coupure droite.

— Il y avait un troisième homme ici.

Le policier vérifie ses notes, confus.

— On n'a que deux sacs, inspectrice. Les comptes sont bons pour le central.

— Les comptes sont faux. On a deux macchabées et un vide. Regardez la disposition des douilles. Une, deux... et là-bas, une troisième, près du poteau. Mais pas de corps en dessous.

Elle se redresse. Ses yeux gris scannent les angles morts de l'entrepôt.

— Quelqu'un a emporté le troisième. Pourquoi celui-là et pas les autres ?

Elle s'approche de la zone nettoyée à l'eau de Javel. Elle inhale. Le chlore lui brûle les sinus. Elle reconnaît la méthode. C'est un travail d'orfèvre. Pas de traces de pas en sortant de la zone propre. Pas de fibres. Pas de cheveux.

C'est une signature.

— Thorne, souffle-t-elle.

— Pardon ? demande le gamin.

— Elias Thorne. Le fantôme. Celui qui réécrit les scènes de crime.

Elle sort de l'entrepôt. La pluie redouble. Elle s'appuie contre sa voiture et allume une cigarette. La fumée est lourde. Elle repense au bleu électrique du Luminol. Thorne est intervenu. Il a nettoyé la zone, mais il a laissé les deux premiers corps en évidence. Un message ? Non. Une contrainte de temps. Ou une émotion.

Non, Thorne n'a pas d'émotions. C'est une machine à effacer.

Elle sort son téléphone. Elle compose un numéro interne.

— Miller ? C'est Kasinski. Je veux un relevé complet des achats de solvants industriels et de chlore à haute concentration sur les dernières quarante-douze heures dans le secteur sud. Entreprises de nettoyage, grossistes, même les piscines municipales.

Elle écoute la réponse de l'autre côté. Sa mâchoire se crispe.

— Je me fiche de la paperasse. Trouvez-moi qui a acheté du peroxyde d'hydrogène à 35% et de l'acide chlorhydrique en fûts de trente litres. Et Miller ? Cherchez des comptes pro ouverts au nom de sociétés écrans. "Sérénité Service", "Clean Horizon", ce genre de conneries.

Elle raccroche.

Elle retourne à l'intérieur. Elle veut voir les deux corps restants. Elle écarte les zips des sacs mortuaires.

Premier sac : Un homme, la trentaine. Type mafieux de seconde zone. Tatouages russes sur les phalanges. Une balle dans le front. Net. Professionnel.

Deuxième sac : Même profil. Plus âgé. Une balle dans la nuque. Exécution classique du Syndicat.

Sarah observe les blessures. Elle remarque un détail. Sur le second corps, le sang a coulé de manière erratique avant de se figer.

— Il a été déplacé, note-t-elle.

Elle regarde l'emplacement initial du corps. Thorne a bougé les cadavres pour libérer de l'espace. Pour quoi faire ?

Elle revient à la zone du "vide". Là où le troisième homme a perdu son sang. Elle s'agenouille à nouveau. Elle sort une pince de sa poche et ramasse un minuscule fragment de plastique transparent logé dans une rainure du béton. Un éclat de quelques millimètres.

Elle le place sous sa lampe UV. Il ne réagit pas. Elle le sent entre ses doigts. C'est souple.

— Du polyéthylène haute densité, murmure-t-elle. Un sac de transport de qualité médicale. Ou une bâche de protection.

Elle se relève. Son esprit fonctionne comme un processeur.

Hypothèse : Thorne arrive. Il voit trois corps. Il reconnaît le troisième. Il décide de le soustraire à la procédure habituelle. Il nettoie la zone du troisième corps avec une rigueur obsessionnelle. Il déplace les deux autres pour ne pas salir son périmètre de travail. Il emballe le troisième corps. Il l'emporte.

Pourquoi ?

Elle regarde le policier qui prend des photos.

— Appelle le légiste. Je veux une analyse de la coagulation sur les deux victimes. Je veux savoir à la minute près quand le cœur a cessé de battre.

Elle quitte l'entrepôt 44. Elle remonte dans sa Peugeot. Le moteur peine à démarrer. Elle tape sur le tableau de bord. Le bloc moteur finit par grogner.

Elle ne rentre pas au commissariat. Elle conduit vers la zone industrielle des Quais.

Vingt minutes plus tard, elle s'arrête devant un entrepôt de fournitures chimiques : "DURAND & FILS". Les volets sont clos. Elle contourne le bâtiment. Elle cherche les caméras de surveillance. Il y en a une, une vieille analogique, pointée vers le quai de chargement.

Elle sort son badge, même s'il n'y a personne pour le voir. Elle force la serrure de la boîte de dérivation. Elle branche son ordinateur portable sur le système.

Les images défilent. Noir et blanc. Grain dégueulasse.

23h14. Une camionnette blanche sans logo s'arrête. Un homme descend. Grand. Silhouette sèche. Mouvements précis. Il ne regarde jamais la caméra. Il porte une casquette, le visage baissé.

Il utilise une clé. Il entre.

Cinq minutes plus tard, il ressort. Il charge deux fûts bleus à l'arrière.

Sarah zoome sur la plaque. Masquée par la boue. Elle zoome sur les mains de l'homme. Des gants en nitrile noirs.

— Je te tiens, Elias, murmure-t-elle.

Elle lance un logiciel de reconnaissance de silhouette. La démarche est caractéristique. Un léger report de poids sur la jambe gauche. Une vieille blessure. Ou une habitude de port de charge lourde.

Son téléphone vibre. C'est Miller.

— Sarah ? J'ai tes relevés. Une commande passée en ligne il y a trois heures. Payée en Bitcoin. Livraison en point de retrait automatisé. "Acide sulfurique, soude caustique, formol".

— Le point de retrait ?

— Une ancienne station-service sur la nationale 7. Casier 412.

— Il a déjà récupéré la marchandise ?

— Il y a dix minutes.

Sarah écrase sa cigarette dans le cendrier plein. Elle enclenche la première. Les pneus crissent sur l'asphalte mouillé.

Elle comprend maintenant. Thorne ne nettoie plus pour le Syndicat. Il fait ses propres courses. L'acide sulfurique et le formol ne servent pas à effacer une scène de crime. Ils servent à traiter un corps. À le conserver ou à le détruire définitivement, loin des regards.

Elle roule vite. Les lumières de la ville ne sont plus que des traînées floues.

Elle sait où il va. Ou du moins, elle connaît sa logique. Thorne est un puriste. S'il a pris un corps, c'est qu'il y a quelque chose à l'intérieur. Ou que ce corps signifie quelque chose pour lui.

Elle se souvient du dossier Thorne. Un fils. Disparu. Léo.

Elle tape sur son volant. Le rythme cardiaque s'accélère.

— Tu as trouvé ton gosse, Elias ? Et tu l'as trouvé mort.

Elle tourne brusquement vers les vieux quartiers. Là où les boucheries chevalines ont fermé les unes après les autres dans les années 90. Des endroits avec des chambres froides. Des endroits avec des rigoles d'évacuation.

Elle s'arrête à deux rues de l'ancienne boucherie "Le Grand Galop". Elle coupe les phares. Elle coupe le moteur.

Le silence retombe. Seul le cliquetis du métal chaud qui refroidit rompt le calme.

Elle sort son arme de service. Un Glock 17. Elle vérifie la chambre. Une cartouche engagée. Elle engage le silencieux.

Elle avance à pied, rasant les murs. L'odeur de la pluie se mélange à celle de la graisse rance.

Elle voit la camionnette blanche. Garée dans l'arrière-cour, derrière une grille rouillée. La porte arrière est entrouverte.

Sarah Kasinski s'approche. Elle ne respire presque plus. Elle est une ombre parmi les ombres.

Elle jette un coup d'œil à l'intérieur de la camionnette.

Vide.

Sauf pour une odeur. Tenace. Médicale.

Elle se dirige vers la porte de l'atelier. Une lumière crue filtre sous la porte en acier. Un ronronnement de ventilateur industriel s'échappe de l'intérieur.

Elle pose sa main sur la poignée. Elle est froide.

Elle sait qu'en ouvrant cette porte, elle sort du cadre légal. Elle sait que Thorne ne se laissera pas arrêter. Il n'est plus un prestataire. Il est en mission.

Elle appuie doucement sur la poignée. La porte n'est pas verrouillée.

Elle entre.

L'atelier est d'une blancheur aveuglante. Au centre, une table d'autopsie en inox. Un

corps est allongé dessus, recouvert d'un drap plastique transparent.

Elias Thorne est là. Dos à elle. Il porte un tablier de protection en vinyle. Il manipule des instruments avec une précision de neurochirurgien. Le cliquetis du métal contre l'innox résonne dans la pièce.

— Ne bougez plus, Thorne. Police.

Elias ne sursaute pas. Il ne s'arrête même pas. Il continue de suturer une plaie sur le corps devant lui.

— Vous arrivez tard, inspectrice, dit-il d'une voix dépourvue de timbre. Le nettoyage est presque terminé.

— Retournez-vous. Les mains sur la tête.

Elias termine son point de suture. Il coupe le fil. Il pose le porte-aiguille. Lentement, il se retourne.

Son regard gris rencontre celui de Sarah. Il n'y a aucune peur. Aucune culpabilité. Juste un vide immense. Un abîme clinique.

— Ce corps n'est pas sur votre liste, Thorne. Pourquoi vous l'avez pris ?

Elias regarde le corps sous le plastique. Il pose une main gantée sur ce qui semble être l'épaule du défunt. Un geste presque tendre. Le premier signe d'humanité que Sarah voit chez cet homme.

— Ce n'est pas un corps, Kasinski.

Il marque une pause. Le ventilateur vrombit.

— C'est une preuve. Et je suis le seul capable de la lire.

Sarah avance d'un pas, son arme toujours braquée sur sa poitrine.

— Qu'est-ce qu'il y a sur ce disque dur, Elias ? Je sais que vous avez cherché quelque chose.

Elias esquisse l'ombre d'un sourire. Un rictus amer.

— Le Syndicat a une infection, inspectrice. Une gangrène financière. Mon fils a découvert la source. Maintenant, je vais procéder à l'amputation.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça. Je dois rapporter ce corps.

Thorne fait un pas vers elle. Il ignore le canon du Glock.

— Si vous le prenez, il disparaîtra dans les tiroirs du légiste. Malik Vance possède la ville, Kasinski. Il possède votre patron. Il possède probablement le stylo avec lequel vous écrierez votre rapport.

Il désigne la porte derrière lui, celle qui mène à la chambre froide.

— Laissez-moi finir. Ou tirez. Mais si vous tirez, vous ne saurez jamais qui a donné l'ordre à l'entrepôt 44.

Sarah hésite. Son doigt presse la détente. Le poids de la décision est plus lourd que l'arme. Elle regarde le corps, puis le nettoyeur.

Dans le silence de l'abattoir, elle entend le bruit de la pluie qui sature les gouttières.

Elle baisse lentement son arme.

— Vous avez vingt-quatre heures, Thorne. Après ça, je lance un avis de recherche national.

Thorne hoche la tête. Un contrat tacite.

— Vingt-quatre heures, répète-t-il. C'est plus qu'il n'en faut pour une décomposition complète.

Sarah se détourne. Elle sort de l'atelier sans un mot. Elle remonte dans sa voiture. Ses mains tremblent sur le volant. Elle regarde ses propres yeux dans le rétroviseur. Ils sont fatigués. Terreux.

Elle démarre et s'éloigne.

Derrière elle, dans la blancheur stérile de l'atelier, Elias Thorne reprend son scalpel. Il a une incision à faire. Une incision qui va saigner jusqu'au sommet de la tour de verre du Syndicat.

Chapitre 5

La Sueur de Malik

Le hall de la Tour Orion est un désert de marbre blanc. Les dalles sont polies jusqu'au vertige. L'air est filtré, ionisé, dépourvu de toute particule organique. C'est l'anti-chambre du vide.

Elias Thorne passe le portique de sécurité. Le scanner émet un sifflement de basse fréquence. Les vigiles portent des costumes sombres, des oreillettes translucides et des regards de poissons morts. Elias ne porte plus sa combinaison de travail. Il a revêtu une veste en lin gris, une chemise blanche boutonnée jusqu'au col. Ses mains sont nues. La peau de ses doigts est pelée par l'exposition répétée au peroxyde d'hydrogène. Il présente son badge de prestataire.

— Elias Thorne. Service Sanitaire Alpha. Pour Monsieur Vance.

Le vigile ne répond pas. Ses doigts courent sur un clavier mécanique. Un bip. L'ascenseur numéro 4 s'ouvre.

— 42ème étage, dit le vigile. Ne touchez à rien dans la cabine.

Elias entre. Les portes se referment sans un bruit. La montée est une pression sourde dans les tympan. 3,5 mètres par seconde. Elias regarde son reflet dans le miroir chromé. Ses yeux gris sont des fentes. Il vérifie la poche droite de sa veste. Le boîtier est là. Un cylindre de polymère noir, quatre centimètres de diamètre, deux millimètres d'épaisseur. Aimant néodyme intégré. Adhésif 3M industriel à haute résistance thermique.

L'ascenseur s'immobilise. 42ème étage. La Division Logistique.

Le bureau de Malik Vance occupe l'angle sud. Les parois sont en verre blindé fumé. À travers les vitres, la ville ressemble à une maquette d'architecte abandonnée sous la pluie. L'atmosphère ici sent la lavande de synthèse et l'ozone. C'est une odeur qui tente de cacher autre chose.

Malik Vance est assis derrière un bureau en ébène de Macassar. Il est massif. Ses épaules luttent contre la coupe étroite de son costume italien. Sa peau est luisante. Des perles de sueur stagnent à la lisière de son cuir chevelu clairsemé.

Elias s'arrête à deux mètres du bureau. Il ne s'assoit pas.

— Thorne. Vous êtes en avance, dit Vance.

Sa voix est grasse. Elle glisse sur le mobilier. Il saisit un flacon d'eau de Cologne placé sur son sous-main. Un flacon d'un litre. Il en vaporise généreusement l'air autour de lui. Le nuage chimique atteint Elias. *Terre d'Hermès*. Trop de silex. Trop d'agrumes amers.

— Le protocole 44 est achevé, dit Elias.

Il pose un dossier plastifié sur le bureau. Le plastique est stérile. Les documents sont impeccables.

— Trois unités traitées, continue Elias. Dissolution complète. Neutralisation des effluents terminée à 04h00.

Vance prend le dossier. Ses doigts tremblent légèrement. Il ne regarde pas les chiffres. Ses yeux dérivent vers la fenêtre, puis reviennent sur Elias. Le tic est là. L'œil gauche de Vance tressaille toutes les sept secondes. Un spasme nerveux lié à une

hypertension sévère ou à une terreur sourde.

— Trois unités ? répète Vance. Vous êtes sûr, Thorne ?

— L'ordre de mission stipulait trois cibles à l'entrepôt 44. J'ai trouvé trois corps. J'ai détruit trois corps.

Elias marque une pause. Il observe la carotide de Vance. Elle bat de manière irrégulière. 95 battements par minute au repos.

— Un problème avec la facturation, Monsieur Vance ?

Vance s'essuie le front avec un mouchoir en soie. Le tissu ressort gris de sueur.

— Non. Aucun problème. C'est juste... la bureaucratie. Le Syndicat pose des questions sur l'inventaire. Des détails techniques.

— Je ne m'occupe pas de l'inventaire. Je m'occupe des restes.

Elias s'approche du bureau. Il feint de vouloir désigner une ligne sur le contrat. Son mouvement est fluide. Chirurgical. Vance recule instinctivement son fauteuil. Le cuir gémit.

— Ici, dit Elias en pointant le document. La ligne concernant les solvants spécifiques. Le prix de l'acide a augmenté de 12 % ce trimestre. Je dois valider la signature pour le remboursement des consommables.

Vance se penche pour signer. C'est le moment. Le corps de Vance masque l'angle inférieur droit du bureau. Elias laisse glisser le traceur GPS de sa manche dans la paume de sa main gauche. Il pose sa main sur le rebord du bureau, juste sous le plateau d'ébène. Ses doigts sentent la texture du bois. Il presse.

La pastille adhésive s'ancre dans le bois. Le déclenchement est silencieux. Une micro-LED rouge clignote une seule fois sous le bureau, invisible pour Vance. Le signal est actif. Fréquence cryptée. Relais satellite immédiat.

Vance rend le stylo. Sa main est moite.

— Voilà. C'est fait. Sortez par où vous êtes entré, Thorne. Et nettoyez-vous. Vous sentez encore le chlore. Ça me donne la nausée.

Elias récupère le dossier.

— Le chlore est l'odeur de la propreté, Monsieur Vance. C'est le chaos qui pue.

Elias fait demi-tour. Il marche vers la porte. Son rythme cardiaque est à 60. Constant.

— Thorne ?

Elias s'arrête. Il ne se retourne pas totalement.

— Oui ?

— L'un des corps... Celui du gamin. Il n'avait rien sur lui ? Pas d'objets personnels ? Une montre ? Un bijou ?

Elias sent le poids du secret dans sa propre cage thoracique. Le disque dur inséré sous la peau de la cuisse de Léo. Le froid de la chambre froide où il a caché son fils.

— Les vêtements ont été brûlés séparément. Les objets métalliques fondus. C'est le protocole. Vous le savez.

— Bien sûr. Le protocole. C'est tout ce qui compte.

Vance vide la moitié du flacon d'eau de Cologne dans ses mains et s'en frotte le visage comme s'il voulait s'arracher la peau.

Elias quitte le bureau. Il traverse l'open-space. Les employés de la Logistique sont des ombres derrière des écrans. Ils gèrent des flux de drogue, d'armes et d'êtres humains comme s'il s'agissait de cargaisons de café. Ils ne voient pas le boucher qui passe parmi eux.

Il reprend l'ascenseur. La descente est une chute contrôlée.

Dans le hall, il ne s'arrête pas. Il sort dans la rue. La pluie de fin de journée tombe sur la ville. Une pluie acide, chargée de suie et de regrets. Elias marche deux blocs vers le nord. Il entre dans un parking souterrain.

Sa voiture est une berline grise banale. Moteur diesel entretenu avec une rigueur maniaque. Il s'installe au volant. Il sort un smartphone modifié de la boîte à gants.

L'écran s'allume. Une carte de la ville apparaît. Un point rouge pulse au centre de la Tour Orion.

Elias fixe le point.

Vance a peur. Sa sueur n'est pas celle d'un homme qui a trop mangé. C'est la sueur d'un homme qui attend le couperet. Il cherche quelque chose. Il cherche ce que Léo avait volé.

Elias démarre le moteur. Le bruit du diesel est un ronronnement rassurant.

Il a 24 heures.

Kasinski va craquer. Elle va parler à ses supérieurs.
Le Syndicat va envoyer une équipe de vérification à l'atelier.
Ils trouveront les bacs vides.
Ils comprendront que le Nettoyeur a cessé d'effacer les traces.

Elias engage la première. Il sort du parking. Le point rouge sur son écran commence à bouger. Malik Vance quitte son bureau plus tôt que prévu. L'odeur de l'eau de Cologne ne suffit plus à masquer sa peur.

Thorne ajuste ses gants en nitrile. Le boucher commence sa traque.

Il suit la trace. Dans son esprit, il visualise déjà Malik Vance sur sa table de dissection. Il n'utilisera pas d'acide cette fois. L'acide est trop rapide. L'acide ne pose pas de questions.

Elias a besoin de réponses. Il a besoin de savoir pourquoi Léo est mort avec un morceau de métal dans la cuisse.

Le point rouge s'engage sur l'autoroute périphérique, direction les quartiers ouest. Les quartiers des villas closes et des secrets bien gardés.

Elias écrase l'accélérateur. Le compte à rebours est lancé. La ville n'est plus un lieu de vie. C'est un système circulatoire dont il va boucher les artères, une par une.

Jusqu'à ce que le cœur s'arrête.

Chapitre 6

Première Épuration

Le parking souterrain de la Résidence des Alizés sentait le béton humide et l'échappement froid. Zone B4. Emplacement 112. Une Audi A8 noire, calandre chromée. Trop voyante pour un soldat de second rang. Bruno Soler aimait le luxe ostentatoire. Une erreur de débutant.

Elias attendait dans l'ombre du pilier porteur. Ses gants en nitrile noirs étaient une seconde peau. Il vérifia sa montre. 02h14. Soler sortait du « Crystal », un club de strip-tease à trois pâtés de maisons. Il arrivait toujours à cette heure-là. Ponctuel comme une horloge suisse déréglée par la cocaïne.

Les phares d'une voiture balayèrent le mur. Le ronronnement d'un moteur diesel. L'Audi se gara. Le moteur s'arrêta. Soler sortit du véhicule. 110 kilos de muscles et de graisse. Une veste en cuir trop serrée. Il tanguait légèrement.

Elias bougea. Pas de bruit. Ses semelles en gomme absorbaient le contact avec le bitume.

Soler cherchait ses clés. Elias était derrière lui. Une main sur la bouche, l'autre enfonça une seringue de 5ml dans la base du cou. Trajectoire précise. Entre la deuxième et la troisième vertèbre cervicale. Mélange de kétamine et de succinylcholine.

Le colosse se figea. Ses yeux roulèrent vers l'arrière. Ses muscles se relâchèrent instantanément. Elias le rattrapa avant que son crâne ne percute le sol. Un bruit de viande sourd.

Elias ouvrit le coffre de son utilitaire blanc garé deux places plus loin. Il utilisa un treuil manuel fixé au pavillon du fourgon. Le corps de Soler fut hissé à l'intérieur en quarante secondes.

Il referma les portes. Le parking resta silencieux. Seule une goutte d'huile perla de l'Audi abandonnée.

L'Atelier. 03h45.

Les néons crépitèrent avant de stabiliser leur lumière blanche, violente. Une morgue privée. Au centre, une table de dissection en acier inoxydable. Soler y était sanglé. Les sangles étaient en nylon renforcé, prévues pour l'arrimage de fret lourd.

Elias installa son plateau d'instruments. Pincés hémostatiques de Kelly. Pincés de Péan. Écarteurs de Farabeuf. Tout était stérile. L'odeur de la Javel saturait l'air.

Il gifla Soler. Une fois. Deux fois.

Le colosse ouvrit les paupières. Ses pupilles étaient des têtes d'épingle. La paralysie de la succinylcholine s'estompait, mais la kétamine maintenait son esprit dans un brouillard dissociatif.

« Qui a tiré à l'Entrepôt 44 ? » la voix d'Elias était monocorde. Un enregistrement de boîte noire.

Soler tenta d'articuler. Une écume blanche bordait ses lèvres.

« Va te faire... »

Elias ne s'énerva pas. Il saisit une pince hémostatique. Il prit le pouce gauche de Soler. Il ne visa pas l'ongle. Trop classique. Il chercha l'articulation

interphalangienne. Il serra. Un premier cran. Un deuxième. Un troisième.

Le hurlement de Soler fut étouffé par la structure en béton de l'ancienne boucherie. Les murs de quarante centimètres ne laissaient rien passer.

« Le nom », répéta Elias.

« Je... Je ne sais pas... Vance a géré le contrat... »

Elias déplaça la pince vers l'index. Il l'ouvrit et saisit la pulpe du doigt. Il tourna lentement à 180 degrés. Le craquement des tissus conjonctifs remplit la pièce.

« Le tireur. »

« Vadim ! » hurla Soler. « Vadim l'Ukrainien ! C'est lui qui a logé la balle dans le gamin. Je n'ai fait que le ménage, Elias. Je te jure. Je ne savais pas que c'était ton fils. »

Elias s'arrêta. Son regard resta fixé sur la poitrine de Soler qui se soulevait par spasmes.

Vadim. Un nom. Une cible.

« Où est-il ? »

« Il crèche à l'Hôtel du Port. Chambre 204. Il attend le feu vert de Vance pour quitter la ville. »

Elias nota l'adresse mentalement. Il reposa la pince. Soler crut voir une lueur d'espoir. Une erreur de jugement.

« Merci, Bruno. »

Elias actionna le levier latéral de la table. Elle bascula lentement vers la droite. Soler glissa. Il tomba lourdement dans un bac en polyéthylène haute densité de 500 litres déjà rempli aux deux tiers.

L'eau était froide. Soler essaya de se débattre, mais ses membres restaient engourdis par le sédatif.

Elias s'approcha du rayonnage. Il saisit un bidon de vingt litres de soude caustique liquide. Hydroxyde de sodium concentré à 50 %. Il commença à verser. Lentement. Pour éviter les projections.

La réaction exothermique fut immédiate. La température monta à 60 degrés. Puis 80. Une vapeur âcre monta du bac. Soler commença à hurler pour de bon. Le liquide alcalin attaquait les tissus mous. La peau se transformait en savon. Processus de saponification.

Elias appuya sur son chronomètre numérique.
00:00:01.

Il s'assit sur un tabouret en métal. Il observa la surface du bac. Des bulles de gaz s'échappaient. L'eau devint brune, puis noire.

À 00:15:00, les cris s'arrêtèrent. Les cordes vocales étaient dissoutes.

À 01:30:00, les graisses étaient totalement liquéfiées.

À 04:00:00, il ne resterait que les os. Des fragments de phosphate de calcium poreux que l'on peut briser entre deux doigts.

Elias se leva. Il alla vers le fond de la pièce, là où le corps de Léo reposait dans la chambre froide, sous un linceul de plastique.

Il posa sa main gantée sur l'emplacement du cœur de son fils. À travers le plastique, il ne sentait que le froid. Un froid absolu.

« Vadim », murmura-t-il.

Le nom résonna contre les carreaux blancs.

Elias retourna vers le bac. Il utilisa une écumoire en inox pour vérifier la consistance du mélange. Une soupe sombre et visqueuse. L'odeur n'était pas celle de la mort, mais celle d'un produit nettoyant industriel trop puissant.

Il ouvrit la vanne de vidange reliée directement à la fosse septique traitée qu'il avait installée illégalement l'année précédente. Le liquide s'écoula avec un gargouillis régulier.

Elias nettoya le bac au jet haute pression. Il passa une éponge imbibée d'acide chlorhydrique dilué pour neutraliser les résidus de base. Ph neutre. Tout devait revenir à l'équilibre.

Il retira ses gants de nitrile. Ses mains étaient sèches. Les jointures étaient blanches.

Il sortit de l'Atelier. Dehors, l'aube pointait, une ligne de gris sale au-dessus des entrepôts désaffectés.

Il monta dans son utilitaire. Le siège passager était vide. Léo n'était plus là pour lui demander pourquoi ils ne partaient jamais en vacances. Léo n'était plus là pour rien.

Elias engagea la première. Direction l'Hôtel du Port.

Le boucher avait un nouveau morceau à découper.

Il vérifia son arme de poing. Un Sig Sauer P226. Silencieux fileté. Munitions

subsoniques.

Le chargeur était plein. Quinze chances de racheter une seconde de vie à son fils.

Il savait que Vadim ne parlerait pas aussi facilement que Soler. Les Ukrainiens étaient formés à la douleur. Elias sourit intérieurement. C'était une bonne chose. La douleur était la seule monnaie d'échange qui lui restait.

Le GPS affichait six minutes jusqu'à destination.

Le chronomètre de son cerveau, lui, affichait une éternité.

Il s'arrêta à un feu rouge. Un journal traînait sur le trottoir. La manchette parlait d'une hausse des disparitions dans le quartier industriel. La police était aveugle. Kasinski était la seule à avoir du flair, mais elle était enchaînée par la bureaucratie.

Elias n'avait pas de chaînes. Juste des protocoles.

Il gara le fourgon à deux rues de l'hôtel. Un bâtiment de briques rouges délavées. Des enseignes néon dont certaines lettres manquaient. « HO EL ».

Il descendit du véhicule, une trousse à outils noire à la main. À l'intérieur, pas de tournevis. Uniquement des instruments de précision pour la mécanique humaine.

Il entra par la porte de service. Le verrou était une simple targette. Un coup de lame entre le chambranle et le pêne suffit.

L'escalier grinçait. Elias marchait sur les bords des marches, là où la structure est la plus rigide. Pas un bruit.

Deuxième étage. Couloir sombre. Moquette tachée. Odeur de tabac froid et de friture. Chambre 204.

Elias colla son oreille contre le bois. Une respiration lourde. Un sifflement nasal. Vadim dormait.

Elias sortit son Sig Sauer. Il ne frappa pas. Il utilisa un passe-partout magnétique. Le voyant de la serrure passa au vert avec un clic métallique presque imperceptible.

Il entra.

La chambre était un désastre. Bouteilles de vodka vides. Boîtes de pizza. Sur la table de chevet, un Makarov 9mm.

Elias fut sur lui avant que Vadim ne puisse ouvrir un œil. Le canon du silencieux s'enfonça dans la joue de l'Ukrainien.

« Ne bouge pas », dit Elias d'une voix qui semblait venir d'outre-tombe. « Ou je transforme ton cerveau en papier peint. »

Vadim se figea. Ses yeux bleus se fixèrent sur Elias. Il reconnut le Nettoyeur. Il comprit que Vance l'avait vendu. Ou que Soler l'avait fait.

« Thorne... » commença Vadim.

« Habille-toi. On va faire une promenade. »

Elias n'attendit pas de réponse. Il ramassa le Makarov. Il le glissa dans sa ceinture.

La traque continuait. Le boucher avait trouvé son deuxième morceau. La ville dormait encore, inconsciente de l'épuration qui se jouait dans ses veines.

Elias Thorne était le caillot de sang. Et il allait provoquer un infarctus généralisé au Syndicat.

Il poussa Vadim vers la porte. Le canon du Sig Sauer pressé contre sa colonne vertébrale.

« Marche. »

Le Nettoyeur ne laissait jamais de traces. Mais cette fois, il allait laisser un sillage de cendres.

Chapitre 7

Le Point de Rupture

05h04.

La banlieue dort sous une chape de plomb grisâtre. L'air possède le goût ferreux de la neige qui refuse de tomber.

Elias Thorne coupe le contact de sa berline banalisée. Le moteur émet des cliquetis métalliques en refroidissant. Un rythme de métronome.

Ses articulations craquent. Seize heures de veille. Une extraction, un transport, un début de traitement. Vadim est sécurisé dans la cave de la boucherie. Sanglé. Sous sédatifs.

Elias descend du véhicule. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit sur le bitume gras. Il scanne l'environnement.

Angle mort derrière la benne à ordures : vide.

Toit de l'immeuble d'en face : personne.

Une ombre se détache d'un pilier de béton, à dix mètres de l'entrée de son immeuble.

La silhouette est statique. Une lueur orangée s'allume au niveau du visage. Une aspiration. Une expiration de fumée dense.

Elias ne s'arrête pas. Il glisse sa main droite sous sa veste. Le Sig Sauer P226 est là. Froid. Rassurant.

— Les Lucky Strike sans filtre vont finir par te tuer, Kasinski. Avant moi.

La femme s'avance dans la lumière crue d'un lampadaire défectueux.

Sarah Kasinski. Inspectrice.

Teint de cire. Cernes violacés qui trahissent une insomnie chronique. La cicatrice sur sa lèvre supérieure blanchit sous l'effet du froid. Elle porte un trench-coat trop large.

Une relique des années 90.

— Thorne. Tu sens l'eau de Javel et le cadavre frais. C'est ton nouveau parfum ?

Elias maintient une distance de trois mètres. La zone de sécurité. Il observe la main gauche de Sarah. Elle est enfoncée dans sa poche. La droite tient la cigarette. Elle n'est pas en posture de tir.

— Tu es hors de ta juridiction, Sarah.

— La mort n'a pas de juridiction. Elle voyage.

Elle jette son mégot. Elle l'écrase du bout de sa chaussure usée. Un geste lent. Délibéré.

— On a trouvé les restes à l'Entrepôt 44, Thorne. Enfin, ce qu'il en restait. Tes patrons sont devenus paresseux. Ou alors, ils voulaient que ça se voie.

Elias reste immobile. Son visage est un masque de plâtre. Ses yeux gris captent chaque micro-mouvement des muscles faciaux de l'inspectrice.

— Deux corps dissous. Un travail propre. Chirurgical. Presque beau dans sa monstruosité. Et puis, il y a le troisième.

Elle plonge la main dans sa poche intérieure. Elias contracte son index sur la détente, sous le tissu de sa veste.

Elle sort une enveloppe kraft. Elle ne la lui tend pas. Elle la pose sur le capot encore tiède d'une voiture garée entre eux.

— Regarde.

Elias ne bouge pas.

— Je ne travaille pas pour la police.
— Regarde quand même. Pour ta culture générale.

Elias s'approche. Ses mouvements sont fluides. Économiques. Il ouvre l'enveloppe avec deux doigts. Gants en nitrile noirs. Toujours.

Une photo 15x20. Haute résolution. Éclairage au flash.

C'est un cliché de morgue. Un corps sur une table d'inox.

Le visage est tuméfié. Une entrée de balle de calibre 9mm dans la nuque. Sortie par l'orbite gauche. L'œil a disparu. Il ne reste qu'un trou noir, un puits de néant.

Mais la mâchoire est intacte. La fossette au menton aussi.

Léo.

Le cœur d'Elias Thorne manque un battement. Un seul.

Une décharge électrique parcourt son système nerveux. Ses pupilles se rétractent.

Physiquement, il ne cille pas. Son bras ne tremble pas.

Mais dans ses narines, l'odeur du chlore est remplacée par celle, oubliée, de la poudre pour bébé et de la sueur d'un enfant qui vient de courir.

— C'est un gamin, dit Sarah. Il s'appelait Léo. Il traînait avec les mauvaises personnes. Il a voulu jouer au plus fin avec Vance.

Elias range la photo dans l'enveloppe. Son geste est d'une précision millimétrée.

— Pourquoi me montrer ça ?

— Parce que le protocole disait : "Effacez tout". Et pourtant, ce gamin est arrivé sur ma table d'autopsie. Quelqu'un a foiré le nettoyage, Elias. Ou quelqu'un a décidé de garder un souvenir.

Sarah fait un pas en avant. Elle capte l'odeur chimique qui émane des vêtements d'Elias. Une fragrance de fin du monde.

— On a trouvé une incision sur sa cuisse droite. Post-mortem. Faite avec un scalpel de calibre 10. Très précis. Très net. Quelque chose a été retiré.

Elias ne répond pas. Il visualise le disque dur caché dans son coffre-fort. Sous le plastique. Près des dents.

— Tu sais ce que je vois quand je regarde ce dossier, Thorne ? Je vois un homme qui commence à faire des erreurs. Ou un homme qui commence à avoir une conscience. Dans ton métier, les deux sont des arrêts de mort.

Elias redresse la tête. Le vent se lève. Il siffle entre les immeubles.

— Tu as des preuves ?

— Si j'en avais, tu serais déjà en train de bouffer du béton, menotté dans un fourgon. Non, je n'ai rien. Juste une intuition. Et une trace de solvant spécifique sur la chaussure du gamin. Un mélange de benzène et de xylène que seule une poignée de nettoyeurs utilise dans cette ville.

Elle sort une carte de visite de sa poche. Elle la pose sur l'enveloppe.

— Vance sait que tu l'as, Elias. Il sait que tu n'as pas détruit le "poids mort". Il attend juste le bon moment pour te transformer en déchet industriel.

Elias fixe la carte.

— Le Syndicat ne fait pas d'erreurs de casting.

— Le Syndicat est une machine. Et les machines finissent par s'enrayer quand on glisse un morceau de viande dans les rouages. Léo était ton morceau de viande.

Elle se détourne. Elle marche vers sa voiture, une vieille Peugeot déginglée garée dans l'ombre.

Elle s'arrête, la main sur la poignée.

— Si tu frappes Malik Vance, fais-le vite. Il a déjà lancé ses chiens. Soler est en ville.

Elle monte dans son véhicule. Le moteur tousse, crache une fumée noire, puis s'élance.

Elias Thorne reste seul sur le trottoir.

Il prend l'enveloppe. Il prend la carte.

Il entre dans son immeuble.

Le hall sent le tabac froid et le détergent bon marché. L'ascenseur est en panne.

Il monte les escaliers. Quatre étages. Son souffle est régulier. Son rythme cardiaque est redescendu à 60 battements par minute.

Il déverrouille sa porte. Trois serrures de haute sécurité.

L'appartement est plongé dans l'obscurité.

Il n'allume pas la lumière. Il connaît chaque centimètre carré de cet espace.

Il se déshabille dans l'entrée. Méthodiquement.

La veste. Le holster. Le Sig Sauer.

La chemise. Le pantalon.

Il place chaque vêtement dans un sac poubelle hermétique. Ils seront brûlés demain.

Il marche nu jusqu'à la salle de bain.

Il allume le plafonnier LED. La lumière blanche est violente. Elle rebondit sur le carrelage immaculé.

Il se regarde dans le miroir.

Son visage est une carte de cicatrices et de fatigue.

Il ouvre l'enveloppe. Il ressort la photo de Léo.

Il la scotche sur le miroir, juste à côté de son propre reflet.

L'œil unique du cadavre semble le fixer.

Une accusation silencieuse.

Elias ouvre l'armoire à pharmacie.

Derrière les flacons d'alcool à 90° et les pansements stériles, il y a un compartiment secret.

Il sort un bocal en verre. À l'intérieur, baignant dans du formol, des dizaines de dents humaines. Des trophées. Des preuves. Des restes.

Il prend une pince hémostatique.

Il attrape la carte de visite de Sarah Kasinski.

Il l'approche de la flamme d'un briquet Tempête.

Le carton brunit, s'enflamme.

Il regarde la flamme dévorer le nom de l'inspectrice.

Il jette les cendres dans le lavabo. Il ouvre le robinet.

L'eau emporte tout.

Elias Thorne ne veut pas d'alliés.

Les alliés sont des variables incontrôlables.

Il n'a besoin que d'outils.

Il retourne dans le salon.

Il s'assoit à sa table de travail. Une plaque de verre posée sur des tréteaux d'acier.

Devant lui, le Makarov 9mm de Vadim.

Il démonte l'arme.

Culasse. Ressort récupérateur. Canon. Carcasse.

Il nettoie chaque pièce avec un chiffon imbibé d'huile.

Le cliquetis du métal est le seul son dans l'appartement.

Il pense à Malik Vance.

Le Courtier. L'homme qui transpire la peur et le parfum cher.

Vance a ordonné la mort de Léo.

Vance a ordonné à Elias de nettoyer le corps de son propre fils.

Une épreuve de loyauté ? Ou une insulte finale ?

Elias remonte le Makarov.

Le bruit du chargeur qui s'enclenche claque comme un coup de feu dans le silence de la pièce.

Il se lève. Il va vers le fond de l'appartement.

Une porte blindée mène à la chambre froide.

Il entre. La température chute instantanément.

Au centre de la pièce, sur une table de dissection, une forme humaine sous un drap de plastique bleu.

Léo.

Elias soulève le plastique.

Le visage de son fils est figé dans le givre.

Les tissus sont préservés. La décomposition est suspendue.

Elias passe une main gantée sur le front froid du garçon.

— On ne va pas s'arrêter aux petits morceaux, Léo.

Sa voix est un murmure de glace.

— On va démanteler toute la structure.

Il ressort. Il verrouille la chambre froide.

Il va dans la cuisine.

Il se sert un verre d'eau distillée.

Il boit lentement.

Le téléphone crypté sur la table vibre.

Un message s'affiche sur l'écran OLED.

"SOLER EST ARRIVÉ. POSITION : HOTEL ATLAS. CHAMBRE 312. FINIS LE TRAVAIL."

Elias Thorne pose son verre.

Soler. Le nettoyeur personnel de Vance. Un boucher sans finesse.

Le prédateur vient de devenir la proie.

Elias Thorne prend son Sig Sauer. Il vérifie la chambre. Une balle est engagée.

Il n'a plus besoin de sommeil.

Il a besoin de solvants plus puissants.

Il a besoin de vide.

Il quitte l'appartement.

Dans l'escalier, l'odeur de la Javel semble le poursuivre.

C'est l'odeur de sa vie.

Et bientôt, ce sera l'odeur de la ville entière.

Le point de rupture est franchi.

La traque n'est plus une procédure.

C'est une épuration.

Elias Thorne descend dans la rue.

Le ciel commence à blanchir à l'est.

Une nouvelle journée commence.

Une journée de nettoyage intensif.

Il monte dans sa voiture.

Il démarre.

Direction l'Hôtel Atlas.

Le premier cadavre de la journée l'attend.

Et celui-là, il ne le gardera pas.

Celui-là, il le fera disparaître jusqu'à la dernière cellule.

La guerre de Thorne a commencé.
Et Thorne ne laisse jamais de traces.

Chapitre 8

Dettes de Sang

L'Hôtel Atlas. Trois étoiles sur la façade, deux dans la réalité. La moquette du couloir sent le tabac froid et le désinfectant bon marché. Elias Thorne marche d'un pas régulier. Ses semelles en caoutchouc ne produisent aucun son. Il porte son sac de sport en nylon noir. À l'intérieur : de l'eau de Javel concentrée, des sacs mortuaires renforcés et son Sig Sauer P226.

Chambre 312.

Elias s'arrête devant la porte. Il enfle ses gants en nitrile. Le clic du verrou électronique est étouffé par le passage d'un camion dans la rue. Il entre.

Soler est assis sur le lit. Il nettoie un fusil à pompe Remington 870. Une brute. Trop de muscles, pas assez de méthode. Soler lève les yeux. Il n'a pas le temps de saisir sa culasse.

Elias tire deux fois. Munitions subsoniques. 9mm.

Le premier projectile perce le sternum. Le second fragmente la mâchoire.

Soler bascule en arrière. Son corps heurte le matelas avec un bruit sourd de viande morte. Le sang macule le papier peint beige.

Elias ne regarde pas le visage. Il regarde sa montre. 04h12.

Il sort un flacon pulvérisateur. Il asperge les douilles, les poignées de porte, le cadre du lit. Il ne cherche pas à cacher le corps. Il cherche à effacer sa propre existence.

Il fouille la veste de Soler. Il trouve un téléphone chiffré et un jeu de clés. Une

Mercedes garée dans la ruelle.

Elias quitte la chambre. Il ne court pas. Un homme qui court attire l'attention. Un homme qui marche appartient au décor.

L'atelier.

Le sous-sol de l'ancienne boucherie est un sanctuaire de céramique blanche. Elias branche le disque dur extrait de la jambe de son fils. L'incision fémorale de Léo était propre, mais le souvenir de la chair froide sous le scalpel reste gravé dans sa rétine.

L'écran s'allume. Des colonnes de chiffres défilent.

Malik Vance n'est pas seulement un courtier. C'est un parasite.

Le disque contient les preuves des détournements. 4,2 millions d'euros évaporés des comptes du Syndicat. L'argent dort sur des comptes miroirs aux îles Caïmans, transitant par une banque lituanienne.

Elias tape sur le clavier. Ses doigts sont agiles. Précis.

Il ne vole pas l'argent. Il le redirige.

Le destinataire : Le Cartel de Juarez. La branche européenne.

Vance leur doit six millions. Il espérait rembourser avec les intérêts de son vol.

Elias valide le transfert.

"Transaction confirmée."

Le solde de Malik Vance tombe à zéro.

La dette, elle, reste entière.

Il ferme l'ordinateur. Il se tourne vers la chambre froide. Léo est là, derrière l'acier brossé.

— C'est fait, murmure Elias.

Sa voix résonne contre les murs carrelés. Elle sonne comme un verdict.

09h00. Siège du Syndicat. Tour de verre et de chrome.

Malik Vance ajuste sa cravate en soie. Il transpire. La climatisation est pourtant réglée sur 19 degrés. Sa main droite tremble légèrement lorsqu'il saisit sa tasse de café.

Son téléphone vibre. Un message bancaire.

Vance regarde l'écran. Son visage passe du rose au gris cendre. Ses pupilles se dilatent. Sa respiration devient courte, saccadée. Une attaque de panique clinique.

Il compose un numéro. Ses doigts glissent sur le verre.

— Soler ? Réponds, bordel.

Rien.

Il essaie un autre numéro. Le bureau de change de Riga.

— Le compte est vide ? Comment ça, vide ?

À l'autre bout du fil, une voix rauque lui répond en espagnol. Une voix qui sent la terre et le plomb.

— *Señor Vance. La patience a des limites. Le transfert n'est pas arrivé. Le capital est perdu. L'intérêt commence maintenant.*

Vance raccroche. Il se lève. Sa chaise bascule.

Il se dirige vers la fenêtre panoramique. Il voit la ville. Il voit sa mort.

Il ne voit pas le point rouge sur sa chemise, car Elias Thorne n'est pas encore là. Mais il sent le froid. Un froid chirurgical qui remonte le long de sa colonne vertébrale.

Elias observe.

Il est garé en face de la tour, dans une camionnette de livraison banalisée. Il a piraté les caméras de sécurité de l'étage de Vance.

Sur la tablette tactile, il voit l'organisation se fissurer.

Les hommes de main de Vance s'agitent dans les couloirs. Ils sentent l'odeur du sang avant même qu'il ne coule. C'est l'instinct des prédateurs qui deviennent des proies.

Un livreur à scooter s'arrête devant la tour. Il dépose un paquet à la réception.

Le paquet est destiné à Malik Vance.

Elias zoome sur la caméra du hall.

La réceptionniste appelle le bureau de Vance. Un garde du corps descend. Il récupère le colis. Une boîte en carton kraft, ruban adhésif noir.

Elias sait ce qu'il y a dedans. Le Cartel ne fait pas dans la littérature.

Dix minutes plus tard, un hurlement étouffé traverse les parois de verre.

Le garde du corps ressort du bureau de Vance. Il vomit sur la moquette design.

Vance, lui, est prostré derrière son bureau en acajou.

Dans la boîte : la langue de Soler. Et un message écrit avec le sang du nettoyeur.

"Le prochain morceau sera le tien."

Elias Thorne éteint sa tablette.

Le chaos est une réaction chimique. Il suffit d'ajouter le bon catalyseur pour que tout s'embrase.

Le Syndicat commence à se dévorer. La méfiance remplace la loyauté. Les lieutenants calculent leurs chances de survie.

Elias démarre le moteur.

Il a besoin de plus d'acide. La phase deux de l'épuration nécessite une dissolution totale.

Il repense à la photo de Léo. Au sourire qu'il avait avant la drogue, avant la rue, avant la balle dans la nuque.

L'odeur de la Javel est omniprésente dans la cabine.
Elle ne le dérange plus.
C'est l'odeur de la justice.

Il roule vers la zone industrielle.
La ville est un organisme infecté.
Elias Thorne est l'antibiotique.
Et il va augmenter la dose.

Sarah Kasinski allume une cigarette devant l'Hôtel Atlas.
Le périmètre est bouclé. Les gyrophares bleus balayent les façades décrépies.
Elle regarde le corps de Soler qu'on évacue dans une housse.

— Pas de douilles ? demande-t-elle au technicien de la scientifique.
— Rien, inspectrice. Pas une empreinte. Pas un cheveu. Le tueur a même nettoyé les traces de pas sur la moquette.

Sarah tire une longue bouffée. La fumée lui pique les yeux.
— C'est pas un tueur, murmure-t-elle.
— C'est quoi alors ?

Elle regarde la tache de sang sur le mur, parfaitement circonscrite par un cercle de produit nettoyant.
— C'est un homme qui fait le ménage. Et il a commencé par les gros débris.

Elle jette son mégot. Elle sait où cette piste mène.

Au Syndicat.

Et au-delà, vers un homme que tout le monde croyait brisé, mais qui est en train de devenir le centre de gravité de la peur.

— Surveillez les ventes de solvants industriels, ordonne-t-elle. Et appelez le siège de Vance. Je veux savoir pourquoi leur meilleur homme de main finit en sac poubelle dans un hôtel borgne.

Elle monte dans sa voiture.

Le ciel est lourd. L'orage menace.

La pluie ne suffira pas à nettoyer cette ville.

Elle le sait.

Elias Thorne le sait aussi.

Dans son atelier, Elias prépare ses scalpels.

La nuit sera longue.

La dette de sang ne se rembourse jamais par virement bancaire.

Elle se paie au poids.

Et le poids mort est la seule monnaie que Thorne accepte.

Chapitre 9

L'Atelier des Supplices

L'air de l'Atelier s'engouffre dans les poumons avec une odeur de métal froid et de Javel à 9,6 %. Elias Thorne ajuste ses gants en nitrile. Un craquement sec du latex contre les poignets. Sous l'éclairage LED, les carreaux de faïence blanche renvoient une lumière crue. Pas d'ombre. Pas de place pour le doute.

Sur le plan de travail en acier inoxydable, les instruments sont alignés par ordre de taille. Bistouris n°10, n°11 et n°15. Écarteurs de Farabeuf. Pincés hémostatiques. Au bout de la rangée, la scie oscillante Stryker. Un outil de précision chirurgicale conçu pour traverser l'os sans entamer les tissus mous. Elias vérifie la batterie. Le moteur émet un bourdonnement aigu, un cri de moustique électronique qui s'éteint dans le silence de la boucherie.

Elias regarde l'heure sur sa Casio F-91W. 02h14.

L'entrée de service grince. Un bruit de semelles en caoutchouc sur le béton. Elias s'efface derrière un pilier de soutien. Ses muscles sont détendus. Son rythme cardiaque plafonne à cinquante-cinq battements par minute. Il ne respire que par le nez.

Victor entre. 1,85 mètre. Quatre-vingt-dix kilos. Un professionnel du Syndicat. L'homme qui a pressé la détente dans l'entrepôt 44. Il tient un Glock 17 muni d'un silencieux. Le canon balaie la pièce de gauche à droite.

— Thorne ? On sait que t'es là, Elias. Malik s'impatiente. Il veut que le travail soit fini.

Victor avance. Il évite le centre de la pièce. Tactique de base. Rester près des murs. Elias attend. Il connaît chaque millimètre de cet abattoir. Il a graissé les rigoles d'évacuation deux heures plus tôt.

Victor glisse. Une perte d'équilibre de quelques centimètres. Suffisant.

Elias surgit. Pas de cri. Juste une explosion de mouvement. Sa main gauche saisit le poignet de Victor, déviant le canon du Glock vers le plafond. Sa main droite, armée d'une pince hémostatique, frappe la tempe de l'intrus. Un bruit sourd, comme une noix qu'on écrase.

Victor titube. Elias ne lui laisse pas le temps de récupérer. Il utilise le poids de l'autre homme pour le projeter contre la table de découpe. Le Glock tombe au sol. Elias récupère l'arme, éjecte le chargeur et vide la chambre d'un geste sec. La cartouche de 9 mm tinte sur le carrelage.

Victor se redresse, un couteau de combat à la main. Il est rapide. La lame siffle à quelques millimètres de la gorge d'Elias. Elias recule. Il saisit un flacon de solution saline saturée et le projette au visage de Victor. L'homme ferme les yeux instinctivement.

Elias plonge. Il saisit la jambe de Victor et tire. L'homme s'effondre lourdement. Elias monte sur lui. Son genou écrase le plexus solaire du tireur. Victor suffoque. Elias récupère la scie Stryker sur la table.

Le moteur hurle à nouveau.

— Ne bouge pas, dit Elias. Sa voix est un murmure de papier de verre.

Victor essaie de se débattre. Elias applique la lame oscillante contre le fémur droit,

juste au-dessus du genou. La douleur est instantanée, mais contrôlée. La lame ne coupe pas la peau si on n'appuie pas, mais elle vibre à une fréquence qui sature les terminaisons nerveuses.

Victor hurle. Le son est étouffé par les ventilateurs industriels.

— Qui a donné l'ordre ? demande Elias.

Il appuie légèrement. Le pantalon de Victor se déchire. Un filet de sang apparaît.

— Va te faire foutre, Thorne. T'es déjà un homme mort.

Elias déplace la scie. Il cible la rotule. Un point névralgique. Il augmente la pression. La vibration fait craquer le cartilage. Victor convulse sur le béton. Ses mains griffent le sol, cherchant une prise inexistante.

— Le protocole veut que je nettoie, reprend Elias. Le protocole veut que je dissolve tout. Jusqu'au dernier fragment d'ADN. Mais mon fils est dans une chambre froide, Victor. Et il a une balle de 9 mm dans la nuque.

Elias coupe le moteur. Le silence qui suit est plus terrifiant que le bruit de la scie. Il saisit une pince et serre le lobe de l'oreille de Victor jusqu'à ce que le cartilage craque.

— Qui ?

Victor halète. Sa sueur se mélange au sang sur le sol. Ses yeux roulent dans leurs orbites. La douleur a brisé la barrière de l'adrénaline.

— Malik... C'est Malik.

— Pourquoi Léo ? C'était un gamin de la rue. Un rien du tout. Pourquoi lui ?

Elias saisit un scalpel. Il trace une ligne légère le long de l'avant-bras de Victor. La précision d'un trait de plume.

— Il a volé quelque chose, crache Victor dans un spasme. Un disque dur. Des données de transactions. Malik a flippé. Il pensait que le petit bossait pour la concurrence.

Elias s'arrête. Ses doigts gantés effleurent la blessure de Victor.

— Où est le disque ?

— On l'a pas trouvé ! On a fouillé sa planque, son appartement de merde... Rien. Malik pensait qu'il l'avait déjà vendu. Il m'a dit de faire le ménage. De ne laisser aucun témoin.

Elias fixe le vide. Léo n'avait rien vendu. Léo n'avait rien caché dans un appartement. Elias se souvient du corps de son fils. De cette incision étrange sur la cuisse droite qu'il avait remarquée lors de la préparation. Il avait cru à une blessure de toxicomane, une infection mal soignée.

C'était une cachette. In vivo.

— Malik voulait effacer les traces, murmure Elias.

— S'il te plaît... Elias... On faisait juste le job. T'es un pro, tu sais comment ça marche.

Elias regarde Victor. Il voit une erreur de procédure. Une tache sur le carrelage. Un déchet organique qui ralentit le système.

— Je sais comment ça marche, Victor. On trie. On désinfecte. On élimine.

Elias se lève. Il attrape un bidon de soude caustique de vingt litres. Il retire le bouchon. L'odeur acre envahit l'espace. Victor comprend. Ses yeux s'écarquillent. Il essaie de ramper, mais ses membres ne répondent plus. Le choc traumatique s'installe.

— Malik est la prochaine étape, dit Elias en versant un filet de liquide sur le sol, traçant un cercle autour de Victor. Mais avant, je dois récupérer ce qui appartient à mon fils.

— Elias... non... pas comme ça...

Elias ne répond pas. Il ramasse une sangle de cuir et attache les mains de Victor aux pieds de la table massive. L'homme est immobilisé. Une pièce d'anatomie prête pour l'étude.

— Tu vas rester ici, Victor. La ventilation est réglée sur le maximum. Personne ne t'entendra.

Elias range ses instruments. Chaque pièce à sa place. Un boucher n'est rien sans son ordre. Il retire ses gants en nitrile, les jette dans le bac à déchets biologiques.

— Tu as dit que Malik avait peur de la saleté, reprend Elias en enfilant sa veste. C'est dommage. Parce qu'il va mourir dans la boue.

Elias Thorne éteint les lumières. Le seul éclairage vient maintenant du panneau de sortie de secours, une lueur rouge sang qui projette l'ombre de Victor contre les murs de l'abattoir.

Il sort par la porte de service. La pluie a commencé à tomber. Fine. Acide.

Elias monte dans sa camionnette blanche, garée à deux rues de là. Il démarre le moteur. Le chauffage souffle un air tiède. Il regarde ses mains dans le rétroviseur. Elles ne tremblent pas.

Il sait ce qu'il doit faire. Retourner à la chambre froide. Ouvrir le corps de son fils. Récupérer le disque dur.

Le poids mort n'est plus une charge. C'est une arme.

Il passe la première et s'insère dans le trafic nocturne. Dans son sillage, l'Atelier des Supplices garde ses secrets. Pour l'instant.

Sarah Kasinski arrête sa voiture devant l'ancienne boucherie chevaline. L'intuition est une brûlure d'estomac. Elle regarde le bâtiment sombre.
— C'est ici, murmure-t-elle à son coéquipier endormi sur le siège passager.
— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
— L'odeur.

Elle descend de voiture. L'air est saturé de chlore. Trop de chlore. Elle sort son arme. Elle sait que Thorne n'est plus là. Un homme comme lui ne laisse jamais de traînard. Elle s'approche de la porte de service. Elle remarque une tache sombre sur le béton, lavée par la pluie mais encore visible sous sa lampe torche.

C'est du sang.
Mais ce n'est pas celui d'une victime ordinaire.
C'est le sang d'un message.

Elle pousse la porte. Le silence est total, si l'on excepte le bourdonnement des

ventilateurs.

Elle entre dans la pièce principale.

Sa lampe balaie les carreaux blancs.

Puis elle se fige.

Au centre de la pièce, Victor est sanglé.

Vivant.

Mais marqué.

Sur son front, à la pointe du scalpel, un seul mot a été gravé avec une précision millimétrique.

"MALIK"

Sarah Kasinski range son arme. Elle sort son téléphone.

— Ici Kasinski. Envoyez une ambulance et la scientifique à l'Atelier 4. Et prévenez le préfet.

Elle marque une pause, fixant les yeux terrifiés de Victor.

— La guerre ne fait que commencer. Et on est déjà en retard.

Thorne est déjà loin.

Il roule vers le nord.

Vers le seul endroit où il peut encore se sentir père.

La morgue clandestine.

Le scalpel l'attend.

Et Léo a encore un secret à lui livrer.

Chapitre 10

Infiltration : La Défense

03:12.

La Tour Horizon surplombe le quartier de la Défense. Un monolithe de verre noir et d'acier brossé. Quarante-deux étages de bureaux, de serveurs et de péchés corporatistes. Le vent de la nuit siffle contre la paroi vitrée. Il pleut une eau grasse qui ne nettoie rien.

Elias Thorne est une ombre immobile dans l'angle mort d'une caméra de surveillance. Il porte sa combinaison de travail habituelle. Tissu technique gris anthracite. Bottes à semelles de gomme. Gants en nitrile noirs. Sous sa veste, une ceinture de charge tactique. Pas d'armes à feu. Le plomb fait trop de bruit. Le plomb laisse des traces balistiques.

Elias préfère la chimie.

Il s'approche de la borne de maintenance située sur le flanc ouest. Un boîtier en métal anodisé. Il sort un extracteur de données. Trois secondes. Le code de service déverrouille la trappe. Elias s'insère dans le conduit d'accès technique. L'espace est étroit. Il sent l'odeur du métal froid et de la poussière ionisée.

Il grimpe. Ses mouvements sont fluides. Une machine bien huilée. Ses articulations ne craquent pas. Son souffle est court, régulier. Un métronome.

Étage 4. Le centre névralgique de la ventilation.

La pièce est vaste. Le ronronnement des turbines industrielles emplit l'espace. Elias se dirige vers le système HVAC principal. Il dépose son sac au sol. Il en sort quatre

cylindres de gaz comprimé. Sans étiquette. Un mélange maison : sévoflurane et bromure de pancuronium vaporisé.

Il connecte les tubulures aux buses d'injection du secteur 3. Les étages de la direction. Là où les gardes dorment les yeux ouverts.

Il tourne la valve. Un sifflement léger. Presque un soupir.

Le poison invisible s'engouffre dans les artères de la tour.

Elias consulte sa montre.

Dix minutes pour la saturation complète.

Huit minutes pour l'inhibition des réflexes.

Il attend. Il ne pense pas à Léo. Pas encore. Léo est une incision ouverte dans sa mémoire. Une plaie qu'il pansera plus tard, avec du sang et du silence. Pour l'instant, Elias est une fonction. Un algorithme d'effacement.

03:25.

Il sort du conduit au douzième étage. Le couloir est plongé dans une pénombre bleutée. Les lumières de secours projettent des ombres allongées sur la moquette épaisse. L'air a une saveur sucrée, chimique.

Un garde est affalé contre le mur, près de l'ascenseur. Son arme de service, un Glock 17, est encore dans son holster. Ses yeux sont vitreux. Il essaie de lever une main. Ses doigts s'agitent mollement. Comme des pattes d'insecte agonisant. Le gaz a fait son œuvre. Le système nerveux central est en mode pause.

Elias s'approche. Il ne le regarde pas dans les yeux. Les yeux racontent des histoires. Elias n'aime pas les histoires.

Il sort une trousse en cuir de sa poche latérale. À l'intérieur, des seringues pré-remplies.

Succinylcholine. 5 ml par dose.

Il saisit le bras du garde. Il trouve la veine humérale avec une précision chirurgicale. Il pique. Le piston s'enfonce sans résistance.

— Ne lutte pas, murmure Elias. C'est de la physique.

Le garde se fige instantanément. La succinylcholine est un curare de synthèse. Elle bloque les récepteurs nicotiniques de la plaque motrice. Les muscles se contractent une dernière fois dans une fasciculation imperceptible, puis ils meurent. Le diaphragme s'arrête. Les poumons deviennent des sacs de cuir inutiles. Le cerveau reste conscient. Pendant trois à quatre minutes. Avant que l'hypoxie n'éteigne la lumière.

Elias dépose le corps délicatement. Pas de choc. Pas de bruit. Il poursuit sa progression.

Le hall du quinzième étage. Deux autres gardes. Ils sont au sol. L'un d'eux a essayé de ramper vers l'alarme incendie. Ses doigts se sont arrêtés à dix centimètres du déclencheur. Elias marche sur la moquette sans un bruit.

Deux injections. Bras gauche. Bras droit.

Le silence revient, plus lourd.

Il arrive devant le bureau de la sécurité. Derrière la vitre blindée, un homme est assis devant un mur d'écrans. Il porte un casque audio. Il n'a pas senti le gaz. Il regarde une vidéo de surveillance d'un couloir vide. Il ne voit pas l'ombre qui se glisse derrière lui par la porte de service.

Elias place sa main sur la bouche de l'homme. De l'autre, il plante l'aiguille dans le cou. Artère carotide. L'effet est immédiat. L'homme s'affaisse sur son clavier. Une série de "kkkkkk" s'affiche sur l'écran.

Elias prend les commandes. Ses mains gantées de nitrile volent sur le clavier. Il désactive les capteurs de pression du plancher au trentième étage. Il efface les

enregistrements des dix dernières minutes. Il boucle les caméras sur une image fixe. La tour est désormais aveugle.

Il se redresse. Ses muscles sont tendus. L'adrénaline est un acide froid dans ses veines.

Il monte au vingtième. Les étages défilent. Le décor change. On quitte le fonctionnel pour le luxe. Marbre blanc. Œuvres d'art abstrait aux murs. Des taches de couleurs violentes dans un monde de gris.

Elias s'arrête devant une double porte en chêne massif. Le bureau de Malik Vance. Il sait que Malik n'est pas là. Malik est un rat qui se cache dans les trous dorés de la ville. Mais ce bureau contient ce qu'Elias cherche. Des noms. Des registres. La géographie du Syndicat.

Il sort un kit de crochetage électronique. Il le connecte à la serrure biométrique. Les diodes passent du rouge au vert. Un clic métallique. La porte s'ouvre sur un silence de cathédrale.

L'odeur frappe Elias en premier. L'eau de Cologne de Malik. Un parfum de vanille et de cuir. Écœurant.

Le bureau est immense. Une baie vitrée offre une vue imprenable sur les lumières de Paris. Au loin, la Tour Eiffel clignote comme un phare pour les naufragés.

Elias se dirige vers le bureau en acajou. Il n'allume pas la lumière. Sa lampe frontale, réglée sur le mode rouge, balaie la surface.

Il cherche le coffre-fort. Pas derrière un tableau. C'est trop prévisible. Malik est un bureaucrate. Il cache les choses dans la structure.

Elias tâte le dessous du bureau. Un déclencheur magnétique. Un panneau coulisse dans le mur latéral. Un coffre de marque Fichet-Bauche.

Il sort un stéthoscope électronique et un drill à haute vitesse.

Le bruit de la mèche qui perce l'acier est un cri dans le silence. Elias ne sourcille pas.
Il surveille le chronomètre.
Quatre minutes.
La porte du coffre soupire.

À l'intérieur : des liasses de billets de 500 euros. Inutiles. Des dossiers noirs. Trop lents à traiter.
Et là, au fond, une clé USB cryptée. Un modèle militaire en titane.
Elias la saisit. Elle est froide. Elle pèse le poids d'une vie.
Peut-être la vie de Léo.

Soudain, un bruit derrière lui.
Le grincement d'une chaussure sur le marbre.
Elias pivote. Sa main plonge dans sa ceinture. Il sort un scalpel à lame interchangeable. Acier chirurgical 10A.

Un garde est debout dans l'entrebâillement de la porte. Il ne porte pas de masque. Il ne titube pas.

— Thorne, dit l'homme.

Sa voix est rauque. Il tient un Sig Sauer P226 pointé sur la poitrine d'Elias.

— Tu as fait beaucoup de désordre pour une simple clé.

Elias analyse l'homme. Grand. Carré. Cicatrice sur la pommette gauche. Un professionnel. Il porte un appareil respiratoire discret, des canules nasales reliées à un petit réservoir à la ceinture. Il était préparé.

— Le gaz ne suffit pas toujours, continue le garde. Malik savait que tu viendrais. Il connaît ton protocole. Tu es prévisible, Elias. Tu es un nettoyeur. Tu suis les lignes.

Elias ne répond pas. Il calcule la distance. Quatre mètres. Trop loin pour le scalpel.

Trop près pour rater.

Il regarde le doigt du garde sur la détente. La pression monte. 0,5 kg. Encore 1 kg et le coup part.

— Pose la clé, ordonne le garde. Et mets tes mains sur la tête.

Elias incline légèrement la tête. Un mouvement de prédateur qui évalue une proie.

— Tu as oublié un détail, dit Elias. Sa voix est un murmure de papier de verre.

— Lequel ?

— La pression atmosphérique dans cette pièce.

Elias appuie sur un bouton de sa télécommande, dissimulée dans sa paume gauche. Une explosion sourde retentit dans le faux plafond. Pas une bombe. Un déclencheur de système d'extinction d'incendie au gaz carbonique.

En une seconde, le bureau est saturé de CO₂. L'oxygène est expulsé.

Le garde panique. Il tire. La balle siffle à l'oreille d'Elias et vient se loger dans le bureau en acajou.

Le garde essaie de respirer, mais ses canules nasales n'aspirent que du vide. Le CO₂ sature ses poumons. Il s'effondre à genoux, les mains à la gorge. Il lâche son arme pour arracher son masque inutile.

Elias s'approche. Il ne court pas. Il marche.

Il arrive à la hauteur de l'homme qui suffoque. Les yeux du garde sortent de leurs orbites. Ils sont injectés de sang.

Elias se penche. Il ramasse le Sig Sauer. Il l'éjecte le chargeur, vide la chambre. Il jette l'arme dans un coin.

— Tu n'as pas compris, dit Elias en regardant l'homme mourir. Je ne suis plus un nettoyeur.

Il sort une seringue de succinylcholine. La dernière.

Il l'enfonce dans la cuisse du garde, à travers le pantalon tactique.

— Je veux que tu restes immobile pendant que le gaz finit le travail. C'est plus propre.

Elias se redresse. Il range la clé USB dans sa poche.

Le garde est une statue de chair sur le marbre blanc. Il ne peut plus bouger. Il ne peut plus respirer. Il peut juste regarder Elias s'éloigner vers la fenêtre.

Elias sort un marteau brise-glace de sa ceinture. Un coup sec dans le coin de la baie vitrée. Le verre de sécurité explose en mille diamants sombres.

Le vent s'engouffre dans la pièce, chassant le CO2 et l'odeur de Malik.

Elias regarde l'abîme. Quarante étages plus bas, la rue est un ruban d'asphalte mouillé.

Il fixe son mousqueton à un point d'ancrage structurel qu'il a repéré en entrant. Il déploie son descendeur rapide.

Il bascule dans le vide.

La chute est contrôlée. Le frottement de la corde dans le métal produit un sifflement aigu. Il descend le long de la paroi de verre, une araignée noire sur un miroir géant.

Il touche le sol à 03:45.

Il détache sa corde. Il ne se retourne pas.

Il marche vers sa voiture, garée deux rues plus loin.

Dans sa tête, il voit déjà la salle de dissection de la morgue clandestine. Il voit le corps de Léo. Il voit l'incision qu'il doit pratiquer.

Le secret est sous la peau.

Elias a la clé USB, mais il lui manque le code de décryptage.

Et il sait que Léo l'a emporté avec lui, gravé dans l'os ou caché dans la chair.

Il monte dans son utilitaire blanc. Il démarre.
Le moteur vrombit doucement.
Sur le siège passager, son sac de boucher attend.
La nuit n'est pas finie.
Le nettoyage ne fait que commencer.

Elias Thorne s'engage sur le boulevard.
Il ne pleut plus.
Mais la ville est encore sale.
Très sale.

Chapitre 11

Le Bureau de Verre

L'ascenseur grimpe. Quarante étages en trente secondes. La pression change dans les tympan d'Elias. Il ne déglutit pas. Il attend.

Les portes coulissent sur un tapis de laine vierge. L'air est filtré, ionisé, stérile. Le silence pèse trois tonnes. Au bout du couloir de marbre, une double porte en chêne sombre. Le sanctuaire de Malik Vance.

Elias vérifie l'ajustement de ses gants en nitrile. Noir mat. La texture est une seconde peau. Il porte un sac de sport en toile épaisse. À l'intérieur, le poids des outils est familier. Acier inoxydable. Polyethylene haute densité.

Il ne frappe pas. Il entre.

Malik Vance est assis derrière un bloc de verre fumé qui lui sert de bureau. Le Courtier transpire. Son costume à deux mille euros est froissé aux aisselles. Une tache d'humidité sombre s'élargit sur sa chemise en soie. Devant lui, trois téléphones et un verre de scotch pur malt.

Malik lève les yeux. Ses pupilles se dilatent. Le réflexe de survie est une réaction chimique prévisible.

— Elias. Tu n'es pas supposé être ici.

Elias ne répond pas. Il traverse la pièce. Ses pas sont inaudibles. Il dépose le sac sur le tapis. Le cliquetis du métal contre le métal fait sursauter Malik.

— On peut s'arranger, Elias. L'argent. J'ai les accès. On parle de sept chiffres. Directement sur un compte offshore. Personne ne saura.

Elias ouvre la fermeture Éclair du sac. Le son est une déchirure dans le silence feutré du bureau. Il sort un rouleau de bâche plastique. Qualité industrielle. 300 microns. Il commence à le dérouler sur le tapis.

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ça. Elias !

La voix de Malik monte dans les aigus. Ses mains tremblent. Il essaie de saisir un téléphone. Elias est plus rapide. Il sectionne le câble d'un geste sec avec une pince coupante. Un mouvement d'épaule, et le deuxième téléphone vole à l'autre bout de la pièce.

Elias continue son installation. Il déplace les chaises en cuir. Il scotche les bords de la bâche aux plinthes en acajou. Les gestes sont fluides. Précis. Répétés mille fois dans des sous-sols et des entrepôts.

— Tu ne vas pas faire ça ici, bafouille Malik. C'est... c'est sale. Regarde cet endroit. Elias, écoute-moi. Le Syndicat va te broyer. Je suis un rouage essentiel.

Elias s'arrête. Il fixe Malik. Ses yeux gris sont des surfaces mortes.

— Un rouage se remplace, dit Elias. Sa voix est un murmure de papier de verre. La rouille se nettoie.

Il sort une bouteille d'un litre d'hydroxyde de sodium. Soude caustique. Puis un flacon de chlorure de benzalkonium. Il les pose sur le verre du bureau, entre le scotch de Malik et son coupe-papier en or.

— Tu sais ce qu'est la saponification, Malik ?

Malik recule son fauteuil jusqu'à butter contre la baie vitrée. Derrière lui, la ville scintille comme une parure de bijoux sur un cadavre.

— Je n'ai rien à voir avec Léo, hurle Malik. C'était un accident. Un dommage collatéral. Il a volé ce qu'il ne devait pas.

Elias sort une scie à métaux. Il vérifie la tension de la lame. *Tching*.

— La saponification est un processus chimique, continue Elias. C'est la transformation des graisses du corps humain en savon. Adipocire. En milieu humide et alcalin, tu deviens une masse blanche, cireuse. Une bougie humaine.

Malik déglutit. Une goutte de sueur tombe sur son bureau. Elias sort un vaporisateur de Javel. Il asperge la tache de sueur. Il l'essuie avec un chiffon propre.

— Tu détestes la saleté, Malik. Je le sais. Tes mains sont toujours sèches à force de gel hydroalcoolique. Ton bureau sent le pin et le vide.

Elias contourne le bureau. Il attrape Malik par la cravate. Une soie italienne, bleue nuit. Il tire. Le Courtier bascule en avant. Son ventre mou vient s'écraser contre le verre. Elias plaque son visage contre la surface froide.

— Léo était mon fils, dit Elias près de son oreille. Il n'était pas un dommage. Il était une vie. Tu l'as traité comme un déchet. Un sac de viande à évacuer.

— Elias... pitié... l'argent...

— L'argent est un solvant qui ne nettoie rien.

Elias sort un rouleau de ruban adhésif renforcé. Il enroule les poignets de Malik derrière son dos. Il fait de même pour les chevilles. Malik s'agite, une baleine hors de l'eau. Ses gémissements sont étouffés par la bâche qui crisse sous ses mouvements désordonnés.

Elias redresse Malik et le force à s'asseoir sur le sol, au centre de la zone plastifiée. Le luxe du bureau contraste violemment avec cette île de polyéthylène transparent.

Elias prépare sa trousse de chirurgie. Scalpels n°10. Pincés hémostatiques. Écarteurs de Farabeuf. Les instruments brillent sous les LED du plafond.

— Le code, Malik.

— Quel code ? je ne sais pas de quoi...

Elias saisit le petit doigt de Malik avec une pince. Il serre. Le craquement de l'os est net. Malik hurle. Un cri animal qui se perd dans l'insonorisation parfaite des parois de verre.

— Le disque dur sous la peau de Léo. Le cryptage. Donne-moi le code.

— 12-04-99, crache Malik dans un sanglot. La date de naissance de sa mère. Il pensait que c'était poétique. Ce gamin était un idiot, Elias ! Un idiot !

Elias ne cille pas. 12-04-99. Il le grave mentalement.

Il prend le flacon de soude. Il commence à dévisser le bouchon. L'odeur âcre de l'alcali se répand dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demande Malik, les yeux exorbités.

Elias sort un entonnoir en plastique.

— Je vais te nettoyer, Malik. De l'intérieur. C'est la procédure la plus efficace pour éliminer les résidus organiques. On injecte la solution directement dans le système lymphatique. Puis on attend que la chimie opère.

— Tu ne peux pas... c'est inhumain...

— Non. C'est technique.

Elias saisit le menton de Malik. Il force l'ouverture de la bouche. Il insère une cale en caoutchouc. Malik essaie de mordre. Il essaie de hurler. Ses yeux implorent.

Elias prend son scalpel. Il trace une ligne verticale sur l'avant-bras de Malik. Le sang jaillit. Un rouge vif, oxygéné. Elias ne se détourne pas. Il observe l'écoulement. Il calcule le débit.

— Tu vas voir, Malik. C'est très propre. Pas de projections. Pas de taches sur le tapis. Juste une réaction chimique. À la fin, il ne restera de toi qu'une substance basique. Inodore.

Elias commence à verser la soude dans la plaie ouverte, utilisant une canule pour guider le liquide. Malik convulse. Ses muscles se tendent jusqu'à la rupture. Le bruit de ses articulations qui craquent remplit l'espace.

Elias reste calme. Il surveille sa montre. Trois heures pour la dissolution complète des tissus mous. Il faudra ensuite s'occuper de l'ossature. La scie sera nécessaire.

Il se relève. Il va vers le bar de Malik. Il se sert un verre d'eau. Il boit lentement. Il regarde la ville. Les lumières des voitures dessinent des artères de feu dans les rues sombres.

Derrière lui, Malik Vance meurt par petits morceaux. La chimie est une science exacte. Elle ne connaît pas la pitié. Elle ne connaît pas la corruption.

Elias Thorne termine son verre. Il repose le cristal sur le comptoir.

Il reprend son scalpel.

Le nettoyage entre dans sa phase active.

Trente minutes plus tard, Elias Thorne sort de l'immeuble par l'entrée de service. Il porte son sac de sport. Il n'y a plus de taches sur ses vêtements. Il a changé de gants.

Il monte dans son utilitaire. Il sort son téléphone. Il tape le code : 120499.

L'écran du disque dur externe s'allume. Des colonnes de chiffres. Des noms. Des dates. Toute l'architecture du Syndicat est là. Les virements, les assassinats commandités, les juges achetés.

Elias pose le téléphone sur le tableau de bord.

Il démarre le moteur.

Il a le code. Il a les noms.

Maintenant, il lui faut plus de Javel. Beaucoup plus de Javel.

La ville l'attend. Elle est encore sale. Mais pour la première fois, Elias voit le chemin pour la rendre blanche.

Blanche comme un os lavé à l'acide.

Chapitre 12

L'Ultime Nettoyage

L'odeur précède toujours le silence. Un mélange de Javel 12%, d'ozone et de fer blanc.

Elias Thorne ajuste ses lunettes de protection. Le plastique frotte contre ses tempes. Il n'éprouve aucune gêne. La climatisation du penthouse de Malik Vance tourne à plein régime. 18 degrés Celsius. La température idéale pour ralentir la prolifération bactérienne.

Au centre du salon, trois sacs de polyéthylène haute densité gisent sur le parquet en chêne sablé. Ils sont opaques. Épais de 200 microns. Indéchirables. Elias utilise une soudeuse thermique portative pour sceller le dernier compartiment. Le bourdonnement de l'appareil est régulier. Une ligne bleue s'imprime sur le plastique. L'étanchéité est totale.

Il se redresse. Ses vertèbres craquent. Un bruit sec, comme une branche morte.

Sur le bureau en ébène, l'ordinateur de Malik Vance palpite. Un voyant de transfert clignote. Vert. Rouge. Vert. 98%. Le disque dur de Léo, extrait de sa cuisse, est relié par un câble SATA. Les données migrent. Les noms des sénateurs, les numéros de comptes offshore, les preuves de transit de fret humain. Tout le système nerveux du Syndicat est aspiré dans ce petit boîtier noir.

Elias vérifie sa montre. 03h14.

Le clic d'un percuteur retentit derrière lui. Un son métallique. Familier.

— Ne bouge pas, Elias.

La voix est éraillée. Le tabac et le manque de sommeil. Sarah Kasinski se tient dans l'embrasure de la porte. Elle porte son trench beige. Il est taché de café. Son Sig Sauer est dirigé vers la base du crâne d'Elias. Elle tremble légèrement. Ses phalanges sont blanches.

Elias ne se retourne pas. Il regarde son reflet dans la vitre qui domine la métropole. Il ressemble à un spectre de laboratoire.

— Tu es en retard, Sarah.

— Le portier est mort. L'ascenseur de service est bloqué. J'ai pris les escaliers.

— Mauvais pour le cœur.

Elias pose la soudeuse. Ses mains en nitrile noir sont parfaitement immobiles.

— Qu'est-ce qu'il y a dans les sacs ? demande-t-elle.

Sa voix manque de fermeté. Elle connaît la réponse. L'odeur de Malik Vance flotte encore dans la pièce, transformée par les réactifs chimiques.

— Des erreurs, répond Elias. Je les efface.

— Tu as tué Malik. Et les autres.

— J'ai traité le problème à la source. Le Syndicat est une infection. La ville est en sepsis.

Sarah s'approche. Ses chaussures de ville grincent sur le bois. Elle voit l'écran de l'ordinateur. Les colonnes de chiffres défilent. Elle reconnaît des noms. Des visages connus de la brigade criminelle. Des juges. Des collègues à elle.

Le transfert affiche 100%. Un bip sonore final retentit. Le silence revient, plus lourd.

— C'est quoi ? demande-t-elle en désignant le disque dur.

— L'acte de décès de l'organisation. Tout est là. Les preuves. Les transactions. Les donneurs d'ordre.

Sarah baisse son arme d'un centimètre. Elle regarde le premier sac de plastique. Il a une forme humaine bosselée. Malik était un homme volumineux. Elias a dû le sectionner pour que le sac soit transportable. Une coupe fémorale nette. Une décapitation propre. Le travail d'un artisan.

— Si je t'arrête, ce disque finit au greffe, dit Sarah. Il disparaîtra en moins d'une heure. Quelqu'un versera du café dessus. Ou un incendie se déclarera dans la salle des scellés. Tu le sais.

Elias tourne enfin la tête. Son regard gris est un puits sans fond.

— Je ne vais pas te donner le disque, Sarah.

— Je dois te descendre, Elias. C'est la procédure.

— La procédure n'a pas protégé mon fils. Elle n'a pas empêché Malik de lui loger une balle dans la nuque.

Il désigne les sacs mortuaires d'un geste lent.

— Je suis un nettoyeur. C'est ce que je fais. Je rends les choses propres.

Elias prend une tablette numérique sur le bureau. Il tape une commande. L'écran de l'ordinateur de Malik devient noir. Un script de suppression totale s'exécute. Simultanément, à six kilomètres de là, dans les serveurs centraux du Syndicat cachés sous une laverie industrielle, les ventilateurs s'emballent. Les processeurs surchauffent. Les données s'évaporent.

— J'ai envoyé les fichiers à sept rédactions de journaux internationaux, dit Elias. Envoi différé. Si je ne tape pas un code toutes les six heures, le monde entier verra ce qu'il y a là-dedans.

Sarah range son arme. Elle s'assoit sur le bord d'un fauteuil recouvert de plastique. Elle a l'air épuisée. Elle sort un paquet de cigarettes, s'apprête à l'ouvrir, puis se ravise. Le protocole d'Elias interdit la cendre.

— Qu'est-ce que tu vas faire de Léo ?

Elias ne répond pas immédiatement. Sa gorge se serre, mais son visage reste de marbre. Seule une légère pulsation à sa tempe trahit son humanité.

— Il est déjà dans l'utilitaire. En bas. Dans la chambre froide.

— Tu ne peux pas le garder, Elias. Le corps va finir par...

— Je sais. Je connais la décomposition mieux que quiconque.

Il se saisit d'un bidon de 20 litres posé près du canapé. L'étiquette indique : *Acide Sulfurique Concentré*.

— Je vais le ramener à l'Atelier. Une dernière fois.

Sarah se lève. Elle regarde la ville. Les premières lueurs de l'aube percent la pollution atmosphérique. Un gris sale.

— Si je te laisse sortir, je suis complice.

— Tu es déjà complice. Depuis le jour où tu as accepté de fermer les yeux sur mes contrats pour obtenir tes mandats de perquisition.

Elle ne proteste pas. C'est la vérité. Une vérité chirurgicale.

Elias attrape la poignée du premier sac. Il pèse environ quarante kilos. La moitié d'un homme. Il le soulève sans effort apparent. Ses muscles sont habitués au poids mort.

— Pars, Sarah. Va te laver.

Elle se dirige vers la sortie. Elle ne se retourne pas. Elias entend ses pas s'éloigner dans le couloir de marbre. La porte de l'ascenseur se referme.

Elias Thorne est seul.

Il termine de charger les sacs sur un chariot en inox. Il descend par le monte-charge. L'air du parking souterrain est frais. Son utilitaire blanc l'attend. Un véhicule banal. Invisible dans le flux urbain.

Il roule vers l'Atelier.

Le trajet dure vingt-deux minutes. Il respecte les limitations de vitesse. Il s'arrête à tous les feux rouges. Un prédateur ne se fait jamais remarquer par son impatience.

L'Atelier est plongé dans la pénombre. Elias actionne les interrupteurs. Les néons

crépitent. La lumière est blanche, violente, sans ombre.

Au centre de la pièce, la cuve de traitement numéro 4 est prête. Elias l'a nettoyée la veille. Elle brille.

Il ouvre les portes arrière de l'utilitaire. Il commence par les sacs de Malik Vance et de ses gardes du corps. Il les jette dans la cuve. Un bruit sourd de viande contre le métal.

Ensuite, il s'approche du caisson réfrigéré au fond du garage.

Il ouvre le couvercle. Léo est là. Son visage est pâle. Presque translucide sous la lumière des néons. La morsure du froid a figé son expression. Il n'a plus l'air d'un toxicomane. Il ressemble à l'enfant qu'il était avant que la rue ne le bouffe.

Elias retire ses gants noirs. Ses mains sont sèches. Rugueuses. Il caresse une dernière fois la joue de son fils. La peau est dure comme de la pierre.

— C'est fini, Léo. On rentre.

Il soulève le corps. Il est léger. Étonnamment léger. Elias le dépose dans la cuve, au-dessus des restes de ses bourreaux. C'est une hiérarchie macabre.

Il scelle le couvercle de la cuve. Il verrouille les clapets de sécurité.

Il se dirige vers le tableau de commande. Ses doigts survolent les interrupteurs.

Injection d'acide sulfurique : ON.

Catalyseur de décomposition : ON.

Température : 95 degrés Celsius.

Le système gémit. Les pompes s'activent. Elias entend le liquide bouillonner à l'intérieur de la structure en inox. La réaction exothermique commence. Les molécules se brisent. Les tissus se séparent des os. La graisse se saponifie.

Malik Vance disparaît. Le Syndicat disparaît. Léo disparaît.

Elias s'assoit sur un tabouret en acier. Il regarde les jauges de pression. Il reste immobile pendant trois heures. C'est le temps nécessaire pour que tout devienne liquide. Pour que tout devienne rien.

À 07h45, il actionne la vanne d'évacuation.

Un liquide brunâtre et visqueux s'écoule dans les conduits de drainage spécialisés. Il passe par trois filtres à charbon actif avant de rejoindre les égouts de la ville.

Il ne reste rien. Pas une dent. Pas un fragment d'ADN.

Elias Thorne se lève. Il prend un balai industriel. Il nettoie le sol. Il utilise de la Javel pure. Il frotte jusqu'à ce que le carrelage brille. Jusqu'à ce que ses poumons brûlent.

Il sort de l'Atelier. Il ferme la porte à double tour.

Il jette les clés dans une bouche d'égout.

Il marche vers son appartement. Le soleil est maintenant haut dans le ciel. La ville s'éveille. Les gens se pressent vers leurs bureaux. Ils ne savent pas que le monde a changé pendant leur sommeil. Ils ne savent pas qu'un boucher a fait office de chirurgien.

Elias arrive chez lui. Il entre dans sa cuisine blanche.

Il voit la photo de Léo sur la table. Celle qu'il gardait retournée depuis cinq ans.

Il la prend. Il la regarde longuement.

Puis, il sort un briquet.

La flamme lèche le papier glacé. Le visage de l'enfant brunit, se tord, puis s'efface dans une fumée noire. Elias dépose les cendres dans l'évier. Il ouvre le robinet.

L'eau coule. Les cendres tourbillonnent et disparaissent dans le siphon.

Elias ferme le robinet. Il s'essuie les mains.

C'est propre.

Il va dans sa chambre. Il retire ses vêtements. Il les plie soigneusement. Il s'allonge sur son lit, les bras le long du corps.

Il ferme les yeux.

Pour la première fois depuis cinq ans, Elias Thorne ne calcule pas le temps de décomposition.

Il dort.

Le nettoyage est terminé.

Chapitre 13

Zéro Résidu

Quatre heures du matin. L'obscurité est totale dans l'appartement de la banlieue nord. Elias Thorne ouvre les yeux. Il ne bouge pas. Il compte ses pulsations. Soixante par minute. Régulier. Mécanique. Il se lève. Le sol est froid. Il n'allume pas la lumière. Ses pieds connaissent chaque centimètre du linoléum.

Il va dans la salle de bain. Il se lave le visage à l'eau glacée. Ses mains sont sèches, les jointures blanchies par l'exposition prolongée aux solvants. Il observe son reflet dans le miroir. Un étranger. Un technicien du vide. Il enfle une combinaison de travail sombre. Il vérifie ses poches. Un scalpel jetable sous blister. Deux paires de gants en nitrile. Un briquet tempête.

Il sort.

La ville est une carcasse silencieuse. Elias conduit sa camionnette blanche, sans plaque distinctive, jusqu'à la zone industrielle. L'Ancienne boucherie chevaline se dresse comme un monolithe de béton. Il gare le véhicule à l'arrière, dans l'angle mort des caméras qu'il a lui-même désactivées la veille.

L'air à l'intérieur de l'Atelier est vicié. Une odeur persistante de sang séché et de désinfectant industriel. Elias active le panneau électrique. Les néons crépitent. La lumière est crue, chirurgicale. Elle ne pardonne rien.

Il se dirige vers le fond, là où se trouve la chambre froide clandestine. Il tape le code sur le pavé numérique. Le verrou électromagnétique claque. Une buée épaisse s'échappe de la pièce. La température est maintenue à -18 degrés Celsius.

Léo est là.

Il repose sur une table en inox, enveloppé dans une bâche plastique transparente. Le givre a cristallisé ses cils. Sa peau a pris la teinte du marbre bleuâtre. Il ne ressemble plus à un fils. Il ressemble à une pièce à conviction. À un poids mort.

Elias tire la table vers le centre de la pièce, sous l'éclairage zénithal. Il sort le scalpel de sa poche. Il déchire le blister. Le bruit du métal sur le plastique est le seul son dans l'immensité de l'Atelier.

Il se souvient de la bible de production. L'incision fémorale. Le secret de Léo.

Elias place la lame sur le haut de la cuisse droite du cadavre. Il appuie. La chair congelée résiste d'abord, puis cède avec un craquement sec. Il n'y a pas de sang. Les fluides sont immobilisés par le froid. Il écarte les tissus. À trois centimètres de profondeur, le métal brille. Un disque dur compact, enveloppé dans du latex.

Elias retire l'objet. Il le glisse dans sa poche. Le motif de la mort de Léo est désormais entre ses mains. Un rectangle de silicium qui a coûté une vie. Elias ne le regarde pas. Il n'en a pas besoin. Sa mission n'est pas l'information. Sa mission est l'effacement.

Il pousse la table vers le four industriel. C'est un modèle de crémation utilisé normalement pour les déchets biologiques hospitaliers. Une gueule d'acier réfractaire capable d'atteindre 1200 degrés.

Il ouvre la porte du four. Il saisit le corps de Léo sous les aisselles. Le cadavre est rigide. Elias force pour le glisser sur les rails de chargement. Le plastique de la bâche grince contre le métal.

Il vérifie les niveaux de gaz. Les manomètres indiquent une pression optimale.

Il tourne la valve de sécurité. Il appuie sur le bouton d'allumage.

Le vrombissement des brûleurs emplit l'espace. Une lueur orange s'échappe par le judas de la porte. Elias règle la minuterie. Quatre-vingt-dix minutes. C'est le temps nécessaire pour que la matière organique devienne minérale. Pour que les souvenirs deviennent des oxydes.

Il s'assoit sur un tabouret en métal. Il attend.

Il ne pense pas aux Noëls passés. Il ne pense pas aux premiers pas de l'enfant dans le salon de la petite maison de banlieue. Il observe l'aiguille de température grimper. 400 degrés. 600 degrés. 800 degrés.

À l'intérieur, la bâche se liquéfie. Les tissus s'évaporent. Les graisses alimentent les flammes. Elias Thorne regarde le feu à travers le petit hublot de quartz. Ses yeux gris ne cillent pas. La chaleur commence à irradier dans la pièce, luttant contre le froid résiduel de la chambre forte.

Il se lève. Il va vers le système d'évacuation d'eau. Il vérifie les filtres à charbon actif. Rien ne doit sortir par les conduits d'aération qui ne soit parfaitement filtré. Pas d'odeur. Pas de fumée suspecte. Juste un air chaud et stérile qui se perd dans la brume matinale de la ville.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, le signal sonore retentit. Un bip électronique, court et sec.

Elias coupe l'arrivée de gaz. Il attend que la température redescende à 200 degrés avant d'ouvrir la porte. La chaleur qui s'en échappe lui brûle le visage. Il ne recule pas.

Sur le plateau de céramique, il ne reste que des fragments d'os calcinés. Des débris blancs, friables. Du phosphate de calcium. Le reste de Léo Thorne tient dans un volume de trois litres.

Il utilise un racloir en acier pour pousser les résidus dans un broyeur industriel situé au pied du four. Il active la machine. Un bruit de suction. Les os sont pulvérisés en une poussière fine, presque impalpable.

Elias saisit le jet d'eau haute pression.

Il dirige le jet dans le broyeur. L'eau percute la poussière grise. Une boue légère se forme, puis s'écoule vers la rigole centrale du sol.

Elias Thorne nettoie.

Il passe le jet sur chaque paroi du four. Il insiste sur les angles. Il lave le plateau de chargement. Il lave le sol de l'Atelier. Il utilise un mélange de détergent enzymatique et de Javel pure. L'eau tourbillonne vers la bouche d'égout.

Il regarde le siphon.

L'eau redevient claire. Elle passe par les filtres. Elle rejoint le réseau souterrain de la ville. Elle se dilue dans les millions de litres qui coulent sous les pieds des habitants.

Il n'y a plus de Léo Thorne. Il n'y a plus de crime. Il n'y a plus de preuve.

L'Atelier est redevenu un espace neutre. Un laboratoire du néant.

Elias éteint les lumières. Il sort et verrouille la porte blindée. Il monte dans sa camionnette. Il conduit jusqu'au pont qui enjambe le fleuve, à quelques kilomètres de là. Il s'arrête sur la bande d'arrêt d'urgence.

Il sort le disque dur de sa poche. Il le regarde pour la première et dernière fois. Le prix de la trahison. Le poids du monde.

Il lâche l'objet par-dessus le parapet.

Un petit ploc dans l'eau noire. Le fleuve emporte le secret.

Elias Thorne remonte dans son véhicule. Il retire sa première paire de gants en nitrile. Il les place dans un sac hermétique. Il retire la seconde. Son derme est humide de sueur. Ses mains tremblent imperceptiblement. Un spasme nerveux. La fatigue, peut-être.

Il démarre.

La brume urbaine avale la camionnette blanche. Il ne rentrera pas chez lui. L'appartement blanc est une coquille vide. Il a de l'argent caché dans un box à l'autre bout de la ville. Il a des noms en tête. Malik Vance transpire encore dans son bureau de verre, mais son dossier est déjà marqué d'une croix rouge dans l'esprit d'Elias.

Le Nettoyeur a terminé son travail de base. Le Boucher peut maintenant commencer son œuvre.

La ville s'éveille tout à fait. Les premiers bus circulent. Les travailleurs pressent le pas sur les trottoirs. Ils marchent sur les cendres diluées de l'histoire d'un homme.

Elias Thorne regarde le rétroviseur. La route est libre.

Dossier clos.

Nouveau protocole activé : Épuration.

FIN

Merci d'avoir lu "Poids Mort"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)